

Université de Montréal

Érotisme pudique et dissolution des limites dans *Hamaguri* d'Aki Shimazaki ;  
suivi de *Probablement personne*

par Marie-Jeanne Bérard

Département de Littératures de langue française, Arts et sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maîtrise en Littératures de langue française

Août 2015

© Marie-Jeanne Bérard, 2015

## Résumés

Recourant volontiers au voilement ou à un jeu de paravents, l'écriture pudique est marquée par la précaution – souvent troublante en soi – d'éviter de provoquer le trouble chez son lecteur. *Hamaguri* d'Aki Shimazaki se construit autour d'un noyau apparemment contradictoire qui transcende le tabou de l'inceste. L'étude de ce roman, mis en parallèle avec *L'amant* de Duras et *Les belles endormies* de Kawabata, permet de mettre en relief un érotisme pudique dont la principale caractéristique consiste en une remise en cause de son principe transgressif, découlant de la dissolution de la limite tracée par l'interdit. Dans un phénomène de coïncidence des opposés, l'érotisme pudique aplanit le rapport dualiste entre des éléments donnés comme inconciliables : chair et esprit, Éros et Thanatos, licite et illicite. Empreint de ce type d'érotisme, Probablement personne met en scène une jeune femme et son professeur de peinture *sumi-e*, de quarante ans son aîné. Une passion indéfinissable, à la lisière de la hantise, les lie de plus en plus étroitement l'un à l'autre. Leur relation se joue dans le non-dit, les regards, la gestuelle; elle se révèle graduellement à travers des traits d'encre sur le papier et la symbolique de la fleur : fascinante, cueillie, flétrie... Leur drame se joue dans la zone grise entre ce qui a eu lieu et n'a jamais eu lieu.

With its active usage of veils and folding screens, modesty writing is characterized by a certain precaution – often unsettling in and of itself – that is intended to avoid exciting readers. Aki Shimazaki's *Hamaguri* is constructed on such a seemingly contradictory core that transcends the taboo of incest. A comparative analysis of this novel using Duras' *The Lover* and Kawabata's *The House of the Sleeping Beauties* allows one to uncover a certain erotic modesty, whose defining characteristic is that it undermines transgression when the boundaries of the forbidden are broken down. In a phenomenon where opposites collide, erotic modesty bridges the dualistic gap that exists between elements once considered incompatible: body and soul, Eros and Thanatos, that which is permitted and the forbidden. Infused with this particular form of eroticism, *Probablement personne* acquaints readers with a young woman and her *sumi-e* painting professor, who is forty years her senior. An incommunicable bond develops, bordering on haunting, and ties the two closer together. Their relationship transpires in the unspoken, looks as well as gestures, gradually unveiling itself through strokes of ink on paper and floral symbolism: captivating, picked, wilted. Their drama unfolds in the grey area between what really happens, and what does not.

Mots-clés : Pudeur ; Érotisme ; Transgression ; Réticence ; Hamaguri ; Aki Shimazaki ; L'amant ; Marguerite Duras ; Les belles endormies ; Yasunari Kawabata

Key words : Modesty ; Erotism ; Transgression ; Reticence ; Hamaguri ; Aki Shimazaki ; The Lover ; Marguerite Duras ; The House of the Sleeping Beauties ; Yasunari Kawabata

## *Remerciements*

En Marie-Pascale Huglo, j'ai trouvé une directrice précieuse : sa perception intuitive de mon projet, sa lecture fine et sans complaisance, ses interventions justes et d'une grande délicatesse m'ont permis de dépasser ma propre pudeur et de laisser éclore mon texte créatif sans craindre de le voir affecté par un regard extérieur. Je la remercie sincèrement, tout comme je tiens à exprimer ma gratitude envers Andrea Oberhuber, qui a assuré la direction de la partie essayistique de mon mémoire. Son souci constant de resserrer mon argumentation et de mettre ma réflexion à l'épreuve des objections éventuelles m'a rassurée dans ma démarche en me donnant l'occasion de progresser avec autant de rigueur que d'authenticité. Je leur suis reconnaissante de m'avoir témoigné leur confiance; toutes deux ont su m'accorder l'encadrement et la liberté nécessaires pour potentialiser mon travail.

## TABLE DES MATIÈRES

---

---

ÉROTISME PUDIQUÉ ET DISSOLUTION DES LIMITES DANS <i>HAMAGURI</i> D'AKI SHIMAZAKI	<b>1</b>
La notion de <i>pudeur</i>	<b>4</b>
La pudicité de <i>Hamaguri</i>	<b>8</b>
Érotisme et pudeur	<b>15</b>
Limite et transgression	<b>20</b>
Introspection et temporalité altérée	<b>24</b>
L'impossible dévoilement	<b>26</b>
PROBABLEMENT PERSONNE	<b>29</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>99</b>

## Érotisme pudique et dissolution des limites dans *Hamaguri* d'Aki Shimazaki

Aussi paradoxal que cela puisse paraître à la lumière de ce qui a souvent été désigné comme une tendance à l'exhibitionnisme thématique et scripturaire dans les textes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle (pensons au concept d'« extimité » de Serge Tisseron<sup>1</sup>), certaines écritures contemporaines manifestent une pudeur marquée, tant au niveau du style que de la narration. L'écriture d'Aki Shimazaki, que les critiques qualifient spontanément de sobre et de minimaliste, en est un exemple frappant. Cependant, sous cette écriture empreinte de réticence, on reconnaît qu'un « volcan couve<sup>2</sup> ». Les histoires que met en récit Aki Shimazaki, bien que pudiques, ne sont pas pudibondes : les passions humaines y foisonnent, mais en sourdine, comme sous une cloche de verre.

La narration d'événements passionnels ou scandaleux, telle que la pratique Aki Shimazaki, soulève la question des modalités scripturales de la pudeur dans le récit contemporain. Identifier les caractéristiques d'une écriture pudique et en analyser la portée permet d'éclairer une posture auctoriale singulière, mue par des exigences qui débordent le seul souci esthétique, et à travers laquelle s'exprime une préoccupation particulière. Dès l'abord, il semble qu'une écriture pudique témoigne non pas d'un refus de révéler, mais d'une conscience des vulnérabilités (de l'intrigue, de l'auteur, des sujets abordés), doublée d'un désir de se prémunir d'une lecture réductrice.

---

<sup>1</sup> Serge Tisseron, *L'intimité surexposée*, Hachette, 2002, 180 p.

<sup>2</sup> Danielle Laurin, « Du pur, du vrai Aki Shimazaki », *Le Devoir*, Montréal, 7 février 2009, consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2014 au : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/232108/du-pur-du-vrai-aki-shimazaki>.

Cette façon de prudente de « se dévoiler » est aisément observable dans un récit mettant en scène, par exemple, une relation taboue – dont le caractère vulnérable est évident. Une histoire d’amour incestueux peut ainsi s’avérer un cas d’étude des plus intéressants. *Hamaguri* d’Aki Shimazaki relate la nostalgie obsessionnelle d’un homme à la recherche de sa moitié manquante : une demi-sœur perdue et une première amoureuse dont il ignore qu’elles ne sont qu’une seule et même personne. Abordant le sujet de l’inceste avec précautions, évitant de justesse la consommation de l’amour interdit, *Hamaguri* fait montre d’une pudeur soutenue qui dilue l’aspect troublant de son sujet, et empêche presque d’en parler en termes de transgression. Pourtant, une réflexion sur les interdits, et conséquemment sur le principe de la transgression, non seulement s’impose dès qu’on évoque l’inceste, mais permet en outre de mieux comprendre la dynamique pudique. Car, quoiqu’apparemment opposées, les notions de pudeur et de transgression se rencontrent et s’articulent de manière révélatrice sur le terrain de l’érotisme. En se concentrant sur diverses manifestations pudiques, à l’œuvre autant sur le plan de l’écriture que dans le propos, il pourra être dégagé que la caractéristique principale de l’érotisme pudique consiste en une atténuation ou en une remise en cause de son principe transgressif. *Hamaguri*, mis en parallèle avec deux autres romans avec lesquels il partage plusieurs traits communs, permettra d’illustrer un type de transgression incertaine qui joue, en les ébranlant, sur les notions mêmes de l’érotisme, de l’interdit et de la transgression. Donnant lieu à un récit à forte dimension introspective, ce roman mène une réflexion diffuse, en toute discrétion, produisant chez le lecteur l’impression que l’essentiel demeure non dit – et qu’il est préférable qu’il le demeure.

Afin de développer une meilleure appréciation des caractéristiques d’une écriture pudique, il importera de se pencher sur la notion de pudeur telle que réfléchie par les sociologues et les philosophes au cours des derniers siècles, pour s’arrêter sur une acception

opératoire de la notion. L'étude de la poétique minimaliste et de l'apparente distanciation propres à l'écriture de Shimazaki mettra en valeur un premier aspect pudique de *Hamaguri*. L'analyse des moyens et des effets du brouillement du moment transgressif relié à l'amour incestueux viendra souligner plus fortement la pudeur foncière du récit. L'écriture de Shimazaki, privilégiant la suggestion et le contournement au dévoilement spectaculaire, recourt notamment aux images symboliques pour pallier ses réticences. Au cours de l'analyse, une importance particulière sera accordée au motif de la palourde, qui tisse en filigrane, à travers tout le récit, un réseau symbolique renvoyant à l'interdit social et moral de l'amour incestueux. Le passage obligé que représente la réflexion sur les enjeux de la limite et de la transgression mènera vers une considération sur le phénomène de coïncidence des opposés (pudeur et transgression, érotisme et abstinence). L'observation d'un mouvement d'apaisement des tensions permettra finalement d'éclairer l'apport particulier d'une posture auctoriale pudique dans la mise en scène des éléments érotiques et tabous.

Pour établir la cohérence du principe de l'érotisme pudique et de ses stratégies d'écriture, *Hamaguri* sera lu en référence aux quatre autres romans qui constituent la pentalogie dans laquelle il s'inscrit. De plus, le récit sera évalué en comparaison avec deux autres romans : *L'amant* de Marguerite Duras et *Les belles endormies* de Yasunari Kawabata. Ces récits seront mis en parallèle de manière à y distinguer la présence d'un érotisme pudique qui, plutôt que de jouer sur les vertiges de l'extase, tend à engendrer une impression d'altération temporelle ainsi qu'un profond mouvement introspectif chez les protagonistes. L'objectif de cette réflexion est de mettre en lumière la façon dont l'érotisme pudique, dans son geste hésitant, posé à demi, jette un flou sur la limite tracée par l'interdit, de manière à précariser le concept de la transgression des limites considérées infranchissables.

## La notion de *pudeur*

Il faut d'emblée établir une distinction entre la *pudeur* et ce que Claude Habib nomme ses « contrefaçons<sup>3</sup> » : soit la honte, la décence, la timidité et la crainte. Dégagée des considérations sur la morale et la bienséance, la pudeur gagne à être évaluée moins comme un sentiment, encore moins comme un conditionnement, que comme une conscience. Constituée de parts acquises ayant trait au culturel, mais aussi de parts innées inscrites dans la nature même de l'individu (dispositions foncièrement défensives que l'on pourrait relier à un instinct de conservation), la pudeur est définie par Claude Habib comme une conscience aiguë des vulnérabilités – des siennes propres et de celles des autres –, qui se concrétise par un souci de dissimuler les points faibles, afin d'éviter de provoquer le trouble chez autrui. C'est bel et bien cette précaution qui est reconnaissable dans le soin que prend Aki Shimazaki à narrer des drames sans dramatiser, à exposer les émotions sans les exacerber. Précisons que le trouble, qui consiste en un ébranlement des affects et des perceptions, peut porter l'autre à ne pas reconnaître la personne ou l'objet observé dans son intégrité, pour ne plus le considérer qu'à travers le prisme de l'élément troublant. Ainsi, le geste pudique de retrait ou de voilement est posé dans l'intention de se préserver d'un regard réducteur ou biaisé. Envisagée de la sorte, la pudeur ne comporte à priori aucun sentiment de honte associé à l'élément dissimulé. Dans son fondement préservateur, elle témoigne plutôt de l'importance accordée à l'entièreté du soi, dans ses aspects physique, émotionnel et spirituel.

Dans le même ordre d'idées, Christophe-Géraldine Métral, auteure d'un ouvrage qui fait l'apologie de l'être pudique, pense la pudeur en tant que mode d'être au monde, qu'elle

---

<sup>3</sup> Claude Habib, *La pudeur : la réserve et le trouble*, Paris, Éditions Autrement, 1992, p. 190.



qualifie de « plénitude incarnée<sup>4</sup> ». Sa définition de « l'être sensible<sup>5</sup> » peut être rapprochée d'une posture auctoriale pudique et déterminer son mode d'énonciation. Conscient des multiples dimensions de sa réalité intime et de la réalité externe, l'être sensible, dit Métral, par crainte d'être englobé par l'universel ou écrasé par l'image que les autres ont de lui, opère un retrait, « un retour sur soi qui permet de créer une zone qui n'est peut-être rien de plus qu'un voile tissé entre soi et le monde<sup>6</sup> ».

L'image du voile semble d'ailleurs accompagner toute réflexion sur la pudeur. C'est avec perspicacité qu'Anaïs Frantz, en pensant la pudicité du littéraire, mobilise un rapport entre le *textile* du voile et le *texte* littéraire. Soulignant que : « [l]e voile [que la pudeur] tisse, fait de trouble et d'affect, dissimulateur ou révélateur, empêche la mise à nu et engage à la relation, au récit, à la fiction<sup>7</sup> », Frantz parle de l'œuvre littéraire en général en termes de « nudité fictionnalisée<sup>8</sup> ». Cette réflexion met en évidence le fait que l'écrivain, qu'il fasse ou non de la pudeur un enjeu d'écriture, est inévitablement confronté à la question du voilement pudique, le texte demeurant un lieu « d'exposition voilée<sup>9</sup> », d'énonciation sous couvert. En effet, le texte, tissu de mots, s'aborde comme un voile, plus ou moins opaque, plus ou moins intentionnel, sur ce qui se dit. Qu'une œuvre littéraire se revendique de la mise à nu, qu'elle soit autofictionnelle, érotique, voire pornographique, la question de la pudeur est constamment mise en cause par le geste d'écrire, dans les choix de dévoilement et de dissimulation impliqués par la construction d'une intrigue ou d'un discours. Christophe-Géraldine Métral soutient que la lecture n'est pas à proprement parler une rencontre, mais

---

<sup>4</sup> Christophe-Géraldine Métral, *La pudeur ou l'être discret*, Bruxelles, Université de Bruxelles Éditions, 1996, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>6</sup> *Idem.*

<sup>7</sup> Anaïs Frantz, *Le complexe d'Ève : la pudeur et la littérature : lectures de Violette Leduc et Marguerite Duras*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 51.

<sup>8</sup> *Idem.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 80.

qu'elle reproduit une situation de voyeurisme où le lecteur, voyant sans être vu, est en position de chosifier ce qu'il regarde. La crainte de la chosification, ou de la réduction synecdochique, étant à l'origine du réflexe pudique, les phénomènes de résistance du texte peuvent ainsi être perçus comme procédant d'une forme de pudeur. En outre, il est possible de déterminer que l'écriture pudique, en se prémunissant contre une lecture étroite ou tendancieuse, vise essentiellement à préserver l'épaisseur du texte, parfois même son insaisissabilité.

Toutefois, ainsi que le souligne Claude Habib, dissimuler en insistant sur le fait que l'on dissimule n'est pas de la pudeur, mais de la coquetterie : c'est en somme une forme de séduction. L'écriture sincèrement pudique ne joue pas sur son geste de retrait, son refus n'est pas ostentatoire ; c'est avec discrétion qu'elle se manifeste. En aucun cas, elle n'est opaque ni hermétique : ce n'est pas un mur qu'elle dresse, mais un voile, par endroits translucide. Du point de vue stylistique, l'écriture pudique peut emprunter la voie du minimalisme, de la sobriété, de la délicatesse d'expression. Elle peut aussi s'exprimer par le biais de la réduction de l'épanchement lyrique, de l'exploitation des silences. Sur le plan narratif, une écriture pudique peut taire certains aspects de l'intrigue, concernant par exemple l'intériorité des protagonistes, leur description physique ou leur biographie, selon que ce sont les aspects émotifs, corporels ou d'ordre moral qui appellent son geste de voilement. Une pléthore de stratagèmes s'offre à elle : le recours à une convention narrative qui permette de brouiller la nature des éléments en jeu (pensons par exemple au fantastique ou au réalisme magique), la production d'un récit elliptique, l'usage d'une polyphonie visant à couvrir une voix qui serait intime, le recours au symbolisme ou à l'allégorie pour éclipser la nudité des choses, tout cela peut s'avérer symptomatique de la pudeur. Le seul élément définitoire que cette réflexion retient, c'est que le geste de dissimulation ou de retrait caractéristique de la pudeur concerne

les éléments « vulnérables » du texte littéraire, c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Claude Habib, les éléments susceptibles de susciter le trouble – incidemment, chez le lecteur. Ces éléments, de diverses natures possibles, peuvent se situer à tous les niveaux du texte.

En ce qui a trait à la narration d'histoires illicites et émotivement chargées, type auquel correspondent les récits d'Aki Shimazaki, il semble juste d'avancer que le geste pudique consisterait certainement à soustraire ou du moins à atténuer les scènes de l'intrigue les plus sujettes à provoquer le trouble. Dans le cadre de la narration d'une relation d'amour taboue, ce serait la scène transgressive qui serait au plus probable l'objet du voilement pudique. *Hamaguri* a justement le soin de couvrir son noyau vulnérable : l'inceste, qui est pourtant au cœur du récit, n'y est jamais nommé ni même physiquement accompli. En fait, ce roman met en scène une transgression latente dont la potentialité atteint un niveau d'intensité et d'omniprésence qui équivalent à un geste consommé. Et c'est justement cette dissolution extrême du tabou, au point de précariser l'idée même d'une transgression, qui illustre dramatiquement l'effet de l'écriture pudique. Il y a *et n'y a pas* d'inceste dans *Hamaguri* : produisant un effet obsédant, l'amour interdit imprègne toutes les pages du roman, mais n'a lieu qu'entre les lignes.

Ainsi que le note Claude Habib, le souci de prévenir le trouble est en soi une précaution troublante – parfois même affolante. La réticence textuelle fonctionne en effet comme un moteur ambivalent de lecture, dans la mesure où elle « invite à un élan vers ce qu'elle interrompt<sup>10</sup> ». Puisque couvrir ce qui est cher et vulnérable, c'est aussi en indiquer l'emplacement, la mise en place d'une dynamique d'« attraction paradoxalement rétractile<sup>11</sup> » se révèle distinctive de l'écriture de la pudeur. On peut associer la posture pudique à la figure

---

<sup>10</sup> Jacqueline Michel et Marléna Braester, *La réticence dans des écritures poétiques et romanesques contemporaines*, Bucarest, Samuel Tastet Éditeur, 2007, p. 126.

<sup>11</sup> Claude Habib, *op. cit.*, p. 189.

de la prétérité. *Je ne vous dirai pas cela...* voici en quelque sorte le discours paradoxal que tient *Hamaguri*.

### La pudicité de *Hamaguri*

L'œuvre littéraire pudique dispose de l'attrait du secret. *Hamaguri* est le deuxième tome d'un cycle de cinq romans, *Le poids des secrets*; cette saga se constitue autour de la formation, de la rétention et de la révélation de secrets familiaux concernant essentiellement le couple et la filiation. Mettant en cause les questions de l'identité, de l'origine et de la légitimité, ces secrets sont susceptibles de provoquer le rejet social et donc propres à motiver la dissimulation. Il faut ici souligner un paradoxe inhérent au secret, qui fonctionne selon deux logiques contradictoires, l'une favorisant sa conservation et l'autre son effondrement<sup>12</sup>. Interdit d'accès par définition, le secret suscite presque automatiquement un désir de transgression. Forcément pesant, puisqu'on ne cache pas un objet sans gravité, le secret semble devoir filtrer, exsuder... *secréter*<sup>13</sup> de son dépositaire. Ainsi, tout comme le voilement pudique n'est pas strictement un refus de dévoiler, le secret n'est pas ce qui *ne sera pas dit*, mais plutôt ce qui sera dit *à condition* que se présente le confident idéal.

*Le poids des secrets* se structure à partir d'une dynamique de révélation graduelle, procédant d'un phénomène du « dire arraché<sup>14</sup> » analysé par Lucie Lequin, un dire marqué par la retenue et la réticence. À chaque roman est associé un nouveau narrateur qui présente sa version unique et forcément fragmentaire des événements familiaux. Les divers récits

---

<sup>12</sup> Jean-Pierre Chrétien-Gioni, « Le système du secret », *Les secrets de famille*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. « La lettre du GRAPE », n° 19, 1995, cité dans Marie-Hélène Lemieux, *Poétique du secret dans la saga d'Aki Shimazaki*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2005, p. 19.

<sup>13</sup> Andras Zempléni, « La chaîne du secret », *Du secret : Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14, Paris, 1976, p. 313-324.

<sup>14</sup> Lucie Lequin, « De la mémoire vive au dire atténué », *Voix et images*, vol. 31, n° 1, 2005, p. 96.

s'ajoutent au noyau de l'histoire, soit pour en éclairer les causes, en relater les conséquences ou en exposer des aspects jusque-là tenus dans l'ombre. Quoique foncièrement révélateurs, tous ces récits possèdent des « angles morts<sup>15</sup> » : leur point de vue particulier engendre des zones aveugles que les récits suivants, ou antérieurs, prennent en charge de mettre en lumière. Cette révélation fragmentaire de l'histoire peut être analysée, selon l'expression de Raphaël Baroni, en termes d'« incomplétudes stratégiques<sup>16</sup> » visant à susciter la curiosité du lecteur. La tension à l'œuvre dans cette pentalogie est cependant fondée sur une curiosité particulière, qui est souvent une curiosité « connaisseuse ». Autrement dit, le lecteur se trouve à plusieurs occasions comme étant le dépositaire du secret que les principaux protagonistes du roman ignorent. Avec son étrange façon de mettre le lecteur au courant du secret à révéler, le plaisir que procure la lecture du *Poids des secrets* a quelque chose de tempéré, d'émoussé, à vrai dire de profondément pudique, qui fait d'autre part tout le charme de la pentalogie. Dans *Hamaguri*, le lecteur sait déjà, s'il lit les tomes dans l'ordre, que le jeune Yukio est le demi-frère de la petite Yukiko et qu'ils développeront à leur insu une relation incestueuse. C'est donc avec une curiosité modérée, et prémuni contre le choc de la révélation que le lecteur assiste aux rencontres des deux amoureux. *Hamaguri* révèle un scandale, mais refuse de scandaliser. À l'instar de l'ensemble romanesque dans lequel il s'insère, ce récit propose du dramatique estompé.

Le principe de l'estompement est déjà présent dans le style même d'Aki Shimazaki. Son écriture est si dépouillée et distante que l'on voudrait par moments la qualifier de froide. En dépit du fait que le français ne soit pas sa langue maternelle et qu'un trait culturel transparaît sans doute dans la retenue caractéristique de son écriture, force est d'y reconnaître une poétique volontaire. Lors de la remise du prix du Gouverneur général pour

---

<sup>15</sup> *Idem.*

<sup>16</sup> Raphaël Baroni, « Incomplétudes stratégiques et tension dramatique », *Littérature*, n° 127, 2002, p. 105-125.

son roman *Hotaru*, l'auteure confiait aimer « écrire très simplement, des phrases courtes et concentrées comme les haïkus en japonais<sup>17</sup> ». Une poésie discrète, assimilable au haïku<sup>18</sup>, se manifeste régulièrement à travers le regard attentif mais détaché des narrateurs. L'incipit de *Hamaguri* est marqué par ce regard réceptif caractéristique du haïku : « Ma mère s'arrête devant une maison clôturée. Autour, des hortensias en fleurs. Le bleu, le rose, le blanc... Ils sont encore mouillés de la pluie de ce matin. La rosée tombe. Je trouve un escargot sur la clôture<sup>19</sup> ». Sous ses airs paisibles, cette toute première scène de *Hamaguri*, décrivant l'examen de la clôture d'un jardin, couvre les appréhensions du narrateur, le jeune Yukio. Ce dernier regarde la cour d'une église où il devra vivre désormais, en compagnie d'orphelins. En contrepoint de son observation attentive, Yukio pense aux insultes et aux coups dont il est habituellement l'objet, à cause de son état d'enfant naturel. Pareille sérénité de surface – qui, sans être fausse, se révèle comme une coquille sous laquelle couvent des émotions intenses – évoque le calme qui précède la tempête. Cette poésie contemplative de phrases toutes simples tisse un voile entre le narrateur et ce qu'il raconte. L'écriture de Shimazaki, d'une placidité trompeuse, s'avère le véhicule principal de l'atmosphère nostalgique de ses romans.

Outre la sobriété du style, la construction narrative de *Hamaguri* et la façon dont ce roman s'inscrit dans *Le poids des secrets* contribuent aussi à l'enrobage pudique du récit. L'histoire de l'amour incestueux entre Yukio et Yukiko (prénoms si similaires qu'ils évoquent en eux-mêmes la fraternité) est racontée à plusieurs reprises dans la pentalogie : un premier récit complet en est fait par Yukiko dans *Tsubaki*, l'histoire est reprise du point de vue de

---

<sup>17</sup> Propos rapporté dans l'article de Frédérique Doyon, « Littérature – Aki Shimazaki, lauréate du prix du Gouverneur général pour son roman *Hotaru* », *Le Devoir* (Montréal), 17 novembre 2005, consulté en ligne le 5 mai 2014 au : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/95346/litterature-aki-shimazaki-laureate-du-prix-du-gouverneur-general-pour-son-roman-hotaru>.

<sup>18</sup> J'appuie ma réflexion sur la définition du haïku donnée dans : Kenneth Yasuda, *The Japanese Haiku*, Vermont/Tokyo, Japon, Charles E. Tuttle Company, 1989 [c1957], 232 p.

<sup>19</sup> Aki Shimazaki, *Hamaguri*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2000, p. 9.

Yukio dans *Hamaguri*, puis évoquée par la mère de Yukio dans le cinquième et dernier tome, *Hotaru*. Ce phénomène de reprise et de variation fait en sorte que l'amour interdit semble germer et avorter sans cesse dans la mémoire des protagonistes. À chaque récit, la transgression de l'interdit est annoncée mais suspendue : l'inaccomplissement du tabou se trouve ainsi fortement souligné par sa réitération.

La version particulière de la relation incestueuse relatée dans *Hamaguri* est marquée par un érotisme latent qui produit un effet de promesse non tenue. Dès les premières pages, l'idéalisation que le narrateur fait de son amie d'enfance, qu'il ignore être sa demi-sœur, est exprimée dans la mise en capitales<sup>20</sup> du pronom « ELLE », référant à Yukiko. Les scènes qui relatent les jeux de Yukio et Yukiko enfants témoignent de leur précocité érotique. N'ayant pas encore atteint l'âge scolaire, assis dans le bac à sable, ils discutent de la possibilité du mariage entre les membres d'une même famille, puis planifient s'épouser l'un l'autre. Yukiko offre à Yukio un coquillage scellé en insistant : « Ne l'ouvre pas. Pas avant notre mariage<sup>21</sup> », à la manière dont une jeune fille confie sa virginité à son fiancé. Lorsqu'ils se retrouvent des années plus tard, sans se reconnaître (l'adolescence les ayant métamorphosés), leur intimité se rétablit et leur désir se réveille avec une lenteur affolante. Ils se rencontrent dans le bois de bambous, s'assoient côte à côte, leurs genoux s'effleurent, leur désir croît; ils se tiennent enfin la main, s'embrassent une première fois. Tous deux prennent la peine de mentionner qu'ils ont un ami d'enfance jamais revu, une demi-sœur perdue qu'ils auront soin de se présenter un jour, faisant ainsi au lecteur un rappel superflu de leur lien familial qu'ils ne soupçonnent pas. Leur proximité physique augmente graduellement, la tension est à son comble, quand le prochain chapitre s'ouvre sur ces mots : « Yukiko ne vient plus dans le bois

---

<sup>20</sup> Abondante en début de récit, mais abandonnée après une trentaine de pages.

<sup>21</sup> Aki Shimazaki, *Hamaguri*, *op. cit.*, p. 30.

de bambous<sup>22</sup> ». La jeune fille disparaît de la vie de Yukio sans explications. La relation est interrompue avant l'union sexuelle qui se faisait pressentir. Le point culminant de l'amour interdit n'est pas atteint, de telle sorte que le lecteur puisse se demander dans quelle mesure le tabou a été enfreint. L'intrigue tient alors sur les effets de la suggestion et du non-dire.

Chez Shimazaki, cette façon de contourner ou d'amoindrir la transgression ne trouve pas sa seule occurrence dans l'inceste incomplet entre Yukio et Yukiko. Par exemple, dans *Tsubaki*, premier tome du *Poids des secrets*, le meurtre commis par Yukiko subit une atténuation similaire. La jeune fille, en colère contre son père menteur et manipulateur, substitue du cyanure au médicament qu'il prend tous les matins. Au moment même où ce dernier ingère le poison, le matin du 9 août 1945, la bombe atomique est larguée sur la ville de Nagasaki. Cette coïncidence incroyable fait en sorte que le parricide se fait englober, voire éclipser par une horreur plus grande. Le geste impardonnable de la jeune fille se trouve d'une certaine manière annulé par un événement implacable qui tient lieu de fatalité, permettant à Yukiko de dire au sujet de son père : « Il semble qu'il serait mort ce jour-là d'une manière ou d'une autre<sup>23</sup> ». Vu les circonstances particulières dans lesquelles ils ont lieu, l'inceste non consommé et le meurtre effacé par la bombe atomique présentent une gravité atténuée. Dans *Le poids des secrets*, l'exploitation d'une topique scandaleuse (de l'origine trafiquée à l'adultère, de l'inceste au parricide) semble corrigée par une hésitation à appliquer jusqu'au bout la logique transgressive. Les histoires troublantes de la saga familiale ne sont livrées qu'une fois bien atténuées. La pudicité de l'écriture de Shimazaki s'apparente ici à une forme d'autocensure de la part de l'auteure – cette même pudeur est d'ailleurs observable dans le second cycle romanesque entrepris par Shimazaki, *Au cœur du Yamato*. Voilà pourquoi il

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>23</sup> Aki Shimazaki, *Tsubaki*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 1999, p. 25.



apparaît plus pertinent d'en parler en terme de posture auctoriale, telle que la définit Meizoz<sup>24</sup>, et non en tant que simple éthos discursif qui serait propre au *Poids des secrets*.

Refusant d'exposer trop explicitement ce qu'elle raconte, la pentalogie recourt à un procédé symbolique annoncé par le titre de chacun des cinq romans. Ces titres renvoient à un élément de la nature<sup>25</sup> dans une esthétique qui évoque déjà le haïku japonais<sup>26</sup>. Ces objets symboliques, qui ont une présence insistante dans le roman qu'ils intitulent, couvrent le mystère de la formation du secret que le récit met en scène et constituent aussi la clef de la révélation ou le catalyseur du dévoilement du secret en question. Objets chargés de « mémoire sensorielle<sup>27</sup> », aptes à relayer le récit silencieux, à éveiller les vérités enfouies, ils viennent pallier la narration pudique, illustrer ce qui n'est dit qu'à mot couvert.

Tout au long de *Hamaguri*, la palourde se propose en symbole de la quête amoureuse de Yukio, à la recherche de sa moitié manquante. La fonction symbolique de la palourde opère principalement à travers le jeu du *kaiïawase*, auquel se livrent les deux enfants, et qui consiste à reconstituer la paire originale dans un lot de coquillages de palourdes désassemblées. Comme le rappelle la jeune Yukiko : « Chez les *hamaguris*, il n'y a que deux parties qui vont bien ensemble<sup>28</sup> ». Ce jeu met en évidence l'idée que deux coquillages qui s'épousent parfaitement sont nécessairement issus de la même palourde, évoquant de manière prémonitoire l'amour incestueux, où la recherche de l'âme sœur mène à confondre l'amante et la (demi-)sœur. Cependant, dans *Hamaguri*, la palourde ne symbolise pas

---

<sup>24</sup> Mode de présentation de soi de l'auteur par le biais d'un éthos discursif et de conduites non verbales, la posture auctoriale est définie par Jérôme Meizoz comme une manifestation singulière qui inclut l'emprise du collectif, dans *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 210 p.

<sup>25</sup> Les cinq tomes dans l'ordre : *Tsubaki* signifie « camélia », *Hamaguri* « palourde », *Tsubame* « hirondelle », *Wasurenagusa* « myosotis » et *Hotaru* « luciole ».

<sup>26</sup> Dans son acception classique, le haïku requiert la présence d'un *keigo*, un « mot de saison », qui ancre le poème dans le cosmos, selon la définition du haïku proposée par Kenneth Yasuda dans *Japanese Haiku*, *op. cit.*, p. 142.

<sup>27</sup> Lucie Lequin, *loc. cit.*, p. 92.

<sup>28</sup> Aki Shimazaki, *Hamaguri*, *op. cit.*, p. 22.

uniquement l'inceste, elle renvoie aussi aux questions du secret et de la dissimulation. En gage d'affection, la petite Yukiko offre en cadeau à son demi-frère une palourde scellée d'un ruban de papier, à l'intérieur de laquelle elle a inscrit leurs deux prénoms et déposé un caillou qui cliquète lorsque le coquillage est agité. Seule trace matérielle de leur rencontre, seul indice pouvant mener à la découverte de leur fraternité, la palourde est bientôt subtilisée par la mère de Yukio. Le temps s'écoule, le souvenir des deux enfants s'obscurcit; le coquillage fermé sur le secret des deux prénoms devient ainsi le symbole de l'accessibilité problématique à la vérité, la représentation concrète du secret. Dans *Wasurenagusa*, le quatrième tome de la pentalogie, la palourde fermée est évoquée pour décrire la sensation de complétude procurée par l'union sexuelle : « En entrant en elle, je sens son sexe serrer le mien. Les deux se collent complètement comme des *hamaguris*<sup>29</sup> ». L'image de la palourde, évoquée de diverses manières dans *Hamaguri* et dans la pentalogie, sert de relais à la nostalgie, au secret, au désir : elle se présente comme un symbole des enjeux de l'union et de la désunion, de la dissimulation et de la révélation. La palourde, ainsi que le camélia, l'hirondelle, le myosotis et la luciole (traduction en français de l'ensemble des titres qui constituent *Le poids des secrets*), proposent des images au symbolisme flagrant, d'une naïveté assumée, qui suppléent à la l'écriture réservée d'Aki Shimazaki.

Écrit dans un style des plus épurés, évitant l'accomplissement du tabou qu'il met en scène, conservant sous silence l'essentiel du drame qui est noué, préférant un recours candide aux symboles plutôt qu'aux explications détaillées, *Hamaguri* se déploie à partir de ce que l'on pourrait considérer une véritable poétique de la pudeur.

---

<sup>29</sup> Aki Shimazaki, *Wasurenagusa*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2003, p. 73.

## Érotisme et pudeur

Le terme « pudeur » semble sous-entendre « pureté », « chasteté » ou même « abstinence ». Une expression telle que « érotisme pudique » peut de ce fait paraître oxymorique. Il est cependant possible de reconnaître ce type d'érotisme à l'œuvre dans *Hamaguri*. L'amalgame « pudeur » et « érotisme » n'a d'ailleurs rien qui doive surprendre. Dans *La pudeur ou l'être discret*, Christophe-Géraldine Métral commente le caractère nodal du sexuel dans la question de la pudeur. Elle enchérit le propos du philosophe et sociologue Max Scheler, qui affirmait que la pudeur, ce sentiment « obscur et remarquable<sup>30</sup> », trouve racine dans un conflit inhérent à la nature humaine. Métral commente ce qu'elle nomme, pour sa part, « la nature amphibie de l'homme<sup>31</sup> ». Elle insiste sur l'idée que l'origine de la pudeur tient au fait que l'homme n'existe pas sur un seul plan : corporel et spirituel, cependant ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre, l'humain se trouve scindé en deux aspects dont la conciliation est délicate. Selon Métral, l'être pudique se détermine comme étant celui qui a une conscience profonde, quasi sacrée, de sa nature double : sa pudeur se révèle une précaution pour ne pas voir altéré l'un ou l'autre des aspects qui le constituent. Ainsi, il est possible de déterminer que ce n'est pas l'érotisme, mais bien le libertinage et l'ascèse qui se posent comme antithétiques à la pudeur. Quoique diamétralement opposées, ces deux conduites sont vues par Métral comme des « tentative[s] intentionnelle[s] de résolution du problème de la division de l'homme en l'homme<sup>32</sup> », qui se concrétisent dans des gestes de renoncement ayant un aspect profondément destructeur<sup>33</sup>. L'évacuation du spirituel dans le cas du libertinage, la dissociation ablative du corporel dans le cas de l'ascèse ont pour visée ultime l'isolement du sexuel, « l'un pour le rejeter et le rabaisser, l'autre pour l'exalter et le

---

<sup>30</sup> Max Scheler, *La pudeur*, Paris, Aubier, 1952, p. 12, cité par Métral, p. 22.

<sup>31</sup> Christophe-Géraldine Métral, *op. cit.*, p. 22.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>33</sup> Dans son ouvrage *L'érotisme*, à laquelle cette étude se référera sous peu, Georges Bataille détermine aussi le principe libertin en termes de négation – des autres, puis de soi-même – menant à l'autodestruction.

déchaîner<sup>34</sup> ». Ainsi, l'érotisme, qui implique l'union des corps et des esprits, se présente comme le champ où se joue avec le plus d'intensité, voire de la manière la plus dramatique, la nature double de l'homme. L'érotisme, de ce fait, est l'occasion par excellence du déploiement de la pudeur en tant que manifestation de la conscience de la « double » nature humaine. Dans sa spécificité, l'érotisme pudique ne rejette ni ne magnifie le sexuel : il inclut ses manifestations dans un érotisme global dont les aspects spirituels et physiques sont également considérés. Contrairement aux fins ablatives de l'ascèse et du libertinage, sa visée est essentiellement préservatrice.

Si l'on reprend le postulat de Claude Habib, selon lequel ce sont les éléments les plus vulnérables, et conséquemment les plus troublants, qui sont l'objet du voilement pudique, il est possible d'envisager les façons nuancées dont l'érotisme peut se conjuguer à la pudeur. La variété de l'expérience humaine ne permet pas de trancher sur ce qu'il y a de plus troublant chez l'homme : son esprit ou sa chair, ses pensées ou ses actions? En ce qui a trait à la littérature érotique, est-ce l'exposition du désir, de l'émoi violent, ou celle du détail plus « mécanique » qui est le plus à même de bouleverser le lecteur? C'est en considérant les diverses causes et teneurs possibles du « trouble » qu'advient une appréciation plus juste de la pudicité d'un texte littéraire érotique qui peut voiler tour à tour, ou exclusivement, le corps ou l'âme, le geste ou le vécu érotique.

*Hamaguri*, malgré sa retenue et son détachement par rapport à l'inceste non consommé, se révèle chargé d'un érotisme discret et insinuant. La frémissante découverte de la sexualité et l'éclosion du désir produisent une tension qui se trouve cependant amortie par l'écriture minimaliste de Shimazaki. La sexualité est dite sans ambages – et sans vertige. La scène où Yukio, à quatorze ans, surprend sa mère et son père adoptif faisant l'amour est

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 63.

caractéristique de cet érotisme en quelque sorte neutralisé. Debout devant une porte coulissante laissée par mégarde entrouverte, Yukio surprend l'union physique de ses parents et en fait une description nette, dont ne perce aucune sensualité : « Il monte sur elle. Il l'embrasse sur le visage et dans le cou. Il bouge les fesses. Ma mère gémit<sup>35</sup>. » Les images érotiques défilent sous les yeux du lecteur, non commentées, déchargées d'émotivité. Bien que Yukio mentionne l'instant suivant : « Je vais aux toilettes et je retourne dans ma chambre. Je ne peux plus dormir. Tout mon sang m'est monté à la tête<sup>36</sup> », son excitation demeure impalpable, à la fois avouée et dissimulée au lecteur. L'action sexuelle, rapportée par un voyeurisme inopiné, se révèle le simple spectre de l'événement sexuel qui demeure essentiellement inaccessible. Quant aux premiers émois érotiques de Yukio et de Yukiko dans le bois de bambous, ils sont furtifs, étroitement encadrés par des conversations poétiques, sur la forme en éventail des feuilles de ginkgo, ou spirituelles, sur la survivance de la mémoire après la mort. Lorsque les deux adolescents s'appuient l'un contre l'autre, le désir de Yukio est décrit strictement dans sa manifestation physique : « Mon sexe durcit. Je rougis<sup>37</sup> ». Ce signe du désir se présente évidé de tout aspect passionnel ou fantasmatique : le désir, en soi, n'est pas dit, seul son effet est donné à lire. Érotique, mais pudique, *Hamaguri* permet un regard sur la rencontre sexuelle dans ses manifestations physiques, mais tait l'émotion, la réalité intérieure qui sous-tend l'expérience érotique.

Cette façon d'exposer les corps, mais de couvrir la psychologie des sentiments et des sensations, est semblable à la « pudeur impudique<sup>38</sup> » qu'Anaïs Frantz reconnaît chez Marguerite Duras, dont l'écriture oscille entre l'explicite et l'abstrait, et qui « à partir du

---

<sup>35</sup> Aki Shimazaki, *Hamaguri*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>36</sup> *Idem.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>38</sup> Anaïs Frantz, *Le complexe d'Ève : la pudeur et la littérature*, *op. cit.*, p. 149.

manque donn[e] à voir<sup>39</sup> ». Dans *L'amant*<sup>40</sup> de Duras, l'amour complexe que se vouent « la petite » et l'homme de Cholen se réfugie sous le vocable de prostitution, employé à maintes reprises dans le roman. Les aspects sensuels et intéressés de leur relation sont mis de l'avant, tel un paravent visant à soustraire au regard le cœur de l'histoire, trouble et poignant. C'est non seulement au regard du lecteur que le noyau vulnérable de l'histoire est voilé, mais au regard même de la protagoniste-narratrice qui se retrouve, en fin de récit, terrassée par une incertitude profonde au sujet de ce qu'elle a vécu, devinant enfin l'amour au moment de sa perte<sup>41</sup>. Si la pudicité de *L'amant* tend à voiler l'aspect affectif de l'érotisme, certaines œuvres littéraires font montre d'une pudeur inverse et prennent soin de soutirer la part charnelle de l'érotisme. *Les belles endormies*<sup>42</sup> de Yasunari Kawabata propose un cas fascinant d'érotisme abstinent : la prostitution y est chaste et la perversion, transcendée. Ce roman japonais met en scène un sexagénaire découvrant les étranges plaisirs d'une maison close où il est permis aux « vieillards en mal de plaisir<sup>43</sup> » de passer la nuit aux côtés d'adolescentes endormies sous l'effet de narcotiques. Une loi tacite, celle d'éviter les « taquineries de mauvais goût<sup>44</sup> », est inutilement imposée aux « clients de tout repos<sup>45</sup> » qui fréquentent la maison close. Pour le narrateur, le vieil Eguchi, « pas décrépité autant que les vieillards qui avaient besoin d'une maison de cette sorte<sup>46</sup> », les tentations perverses se multiplient auprès de ces adolescentes, inconscientes et offertes, qui lui rappellent ses amoureuses passées, ses propres filles, sa

---

<sup>39</sup> Anaïs Frantz, « À partir du manque donner à voir : une pudeur déplacée dans l'écriture de Marguerite Duras », dans Florence Chalonge, *Marguerite Duras 4. Le personnage miroitements du sujet*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2010, p. 167-182.

<sup>38</sup> Marguerite Duras, *L'amant*, Paris, Minuit, 1984, p. 133.

<sup>41</sup> « Et la jeune fille s'était dressée comme pour aller à son tour se tuer, se jeter à son tour dans la mer et après elle avait pleuré parce qu'elle avait pensé à cet homme de Cholen et elle n'avait pas été sûre tout à coup de ne pas l'avoir aimé d'un amour qu'elle n'avait pas vu parce qu'il s'était perdu dans l'histoire comme l'eau dans le sable et qu'elle le retrouvait seulement maintenant à cet instant de la musique jetée à travers la mer. » Duras, Marguerite, *L'amant*, p. 133.

<sup>42</sup> Yasunari Kawabata, *Les belles endormies*, Paris, Albin Michel, 1970, 122 p.

<sup>43</sup> *Ibid.*, quatrième de couverture.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 36.

propre mère. Du désir incestueux au désir nécrophile, ses pulsions diverses se cristallisent dans l'inaccomplissement, dans l'abstention souveraine.

Tout comme le terme de prostitution semble inadéquat pour décrire les amours tordues de la narratrice et du riche Chinois de *L'amant* de Duras, l'idée même de perversion se dissout et cède la place à l'introspection méditative dans *Les belles endormies* de Kawabata. De même, l'inceste inaccompli de *Hamaguri* produit l'impression d'une transgression fantôme; l'idée de l'inceste forme un écran derrière lequel se joue une réalité plus complexe. Ce que ces trois cas d'érotisme pudique ont en commun, outre le jeu de voilement de certains aspects de l'érotisme, c'est l'amoindrissement du geste transgressif. Dans *Hamaguri*, ainsi que dans *L'amant* et dans *Les belles endormies*, le principe de la transgression et la nature du tabou enfreint sont mis en cause. La frontière entre l'innocence et la culpabilité est incertaine, relâchant ainsi la tension induite par la dynamique du transgressif. Et c'est notamment la relativisation de l'interdit et de la transgression qui exerce un pouvoir d'attraction dans les romans en question.

## Limite et transgression

Les questions de la pudeur, du sexuel, de l'interdit et de la transgression sont si intimement liées qu'elles appellent une réflexion conjointe. Michel Foucault et Georges Bataille ont pensé l'érotisme dans sa nature profondément transgressive. Dans sa « Préface à la transgression », publiée dans le numéro de *Critique* en l'honneur de Georges Bataille, Foucault établit que l'existence d'une limite est la condition nécessaire de la transgression, tout comme la transgression est seule à confirmer l'existence de la limite. N'ayant d'existence concrète qu'au moment fulgurant de leur coexistence, la limite et la transgression « se doivent l'une à l'autre la densité de leur être<sup>47</sup> ». Pour Foucault, toute possibilité de mysticisme ayant été écartée depuis la déclaration de la mort de Dieu, la sexualité est seule à pouvoir porter l'homme aux limites : de l'indicible, de l'interdit, de la conscience. Pratiqué dans un monde « qui ne reconnaît plus de sens positif au sacré<sup>48</sup> », l'érotisme foucauldien autorise une « profanation sans objet<sup>49</sup> », qui renvoie à la « pureté vide de la transgression<sup>50</sup> » ; il est l'occasion de s'affranchir du limité et de toucher à l'illimité.

Cette réflexion, qui réduit l'érotisme à son aspect transgressif, renvoie nécessairement aux travaux de Georges Bataille, dont elle est en partie inspirée. Dans ses divers ouvrages et œuvres de fiction, Bataille explore les abîmes troublants d'un érotisme noir qu'il semble naturel de placer aux antipodes de la pudeur à l'œuvre dans *Hamaguri*. Cependant, la pudeur impudique chez Duras, l'érotisme abstinent chez Kawabata, et l'inceste innocent chez Shimazaki évoquent un phénomène de concordance d'éléments apparemment antithétiques – la coïncidence des opposés qui est, d'ailleurs, la pierre angulaire de la réflexion bataillienne sur l'érotisme. Par souci d'illustrer les spécificités de la posture auctoriale pudique dans

---

<sup>47</sup> Michel Foucault, « Préface à la transgression », *Critique*, n° 195-196, août-septembre 1963, p. 751.

<sup>48</sup> *Idem.*, p.753.

<sup>49</sup> *Idem.*

<sup>50</sup> *Idem.*



l'écriture de l'érotisme, cette réflexion se permet d'emprunter un détour dans des considérations sur l'érotisme qui peuvent d'abord sembler étrangères à son objet d'étude. L'érotisme pudique et l'érotisme extatique se présentent en effet en pôles quasi antagonistes.

Dans son ouvrage *L'érotisme*, Bataille insiste sur l'interrelation de la limite (ou l'interdit) et de la transgression : il exige leur simultanéité d'une manière qui n'évoque en rien la démarche dialectique. Selon lui, la « transgression réussie<sup>51</sup> » « lève l'interdit sans le supprimer<sup>52</sup> », elle « le maintient *pour en jouir*<sup>53</sup> ». L'érotisme bataillien, qui reconnaît et bafoue à la fois l'interdit universel posé sur la sexualité humaine, est une transgression commise afin que surgisse, en un éclair, un moment vertigineux de coïncidence des opposés. Il ne s'agit pas, selon cette conception, de sublimer l'interdiction et la transgression, de surpasser le conflit qu'elles occasionnent, mais bien d'y plonger tête première, afin d'arriver au moment qui maintient tout et qui, paradoxalement, abolit tout : un état limite extatique, une connaissance aveugle d'une « continuité inintelligible, inconnaissable<sup>54</sup> », d'une transcendance posée comme vacante.

Non seulement propre à Bataille, ce postulat d'atteinte d'un hors de soi grâce à la transgression est aussi soutenu par le discours psychanalytique. Roger Dorey, dans *L'interdit et la transgression*, reconnaît que l'intensité de l'expérience transgressive (généralement mystique ou érotique) entraîne une « abolition transitoire du sujet<sup>55</sup> ». À l'instar de Foucault et de Bataille, Dorey affirme que « [l]a relation [que la transgression] entretient avec l'interdit, ou la limite, doit être comprise comme la coexistence irréductible de contraires, sans aucune

---

<sup>51</sup> Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 2011 [1957], p. 42.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 39, les italiques sont de l'auteur.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 42, les italiques sont de l'auteur.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>55</sup> Roger Dorey, *L'interdit et la transgression*, Paris, Dunod, 1983, p. 3.

possibilité de dépassement ou de synthèse<sup>56</sup> ». Ce type de transgression qui, par l'abolition momentanée de soi, fait la célébration du vide, se fonde donc sur l'exacerbation de la dualité, dans l'esprit humain, entre Éros et Thanatos, obscène et sacré, limité et illimité. Analysée de la sorte, la transgression extatique permet d'esquisser un portrait *en négatif* de l'érotisme pudique. Ce dernier, en effet, loin d'exacerber les oppositions, s'emploie plutôt à les aplanir, vise à les annuler.

La transgression érotique pudique semble effectivement poser un regard dégage sur l'interdit – et conséquemment sur l'effraction de cet interdit. Dans *Hamaguri*, un flou est jeté sur le tabou de l'inceste : l'ignorance des protagonistes au sujet de leur fraternité annule l'idée d'une « faute » incestueuse ; la non-consommation de l'acte sexuel vient ébranler l'idée même de la transgression. L'inceste, désamorcé de la sorte, acquiert un statut spectral, mais constitue malgré tout le cœur de l'intrigue. Un brouillement de la limite opère de façon similaire dans *Les belles endormies*, où le vieil Eguchi s'étend chastement aux côtés de jeunes prostituées droguées. Après d'elles, il voit ses fantasmes érotiques, parfois morbides, s'entremêler de méditations et d'attendrissements. Similairement, « la petite » du roman de Duras entend vendre son corps, mais sans rien réclamer en retour. Dans ces trois cas, la transgression érotique a lieu – si elle a lieu – de manière imperceptible, sans qu'il soit possible de désigner le moment du glissement du licite à l'illicite. De ce fait, l'érotisme pudique demeure l'occasion, réclamée par Bataille, des « possibilités opposées se coordonnant<sup>57</sup> » mais, au lieu d'amplifier la contradiction des éléments en jeu, elle met en valeur leur obscure affinité. L'inceste s'accorde à l'innocence et à l'ignorance dans *Hamaguri*, l'amour se targue de prostitution dans *L'amant*, les désirs désordonnés mènent à la sagesse et à l'apaisement dans *Les belles endormies*.

---

<sup>56</sup> *Idem.*

<sup>57</sup> Georges Bataille, *op. cit.*, p. 9

« L'interdit observé autrement que dans l'effroi », dit Bataille, « n'a plus la contrepartie de désir qui en est le sens profond<sup>58</sup> ». Il y a justement une dissolution de l'effroi et de l'angoisse face à la transgression à l'œuvre dans le roman de Shimazaki, tout comme dans les romans précités de Duras et de Kawabata. *Hamaguri* évoque un tabou primitif universel et procède à sa purgation. Dès *Tsubaki*, Yukiko se propose de raconter une première version de l'histoire d'amour interdite dans la lettre posthume destinée à sa fille. Avant d'entamer son récit, c'est en ces quelques phrases, d'une froideur factuelle inapte à susciter la moindre inquiétude, que Yukiko résume l'inceste inabouti :

Yukio est le fils de mon père et de sa maîtresse. Cela veut dire que nous sommes demi-frère et demi-sœur. [...] Yukio et moi sommes tombés amoureux sans savoir que nous avons le même père. Un jour, j'ai découvert ce qui s'était passé entre mon père et la mère de Yukio. Je ne pouvais dire à Yukio cette vérité et je n'avais plus qu'à le quitter pour toujours<sup>59</sup>.

Le dispositif narratif du *Poids des secrets*, qui annonce à répétition l'amour interdit, soulignant chaque fois son inaboutissement, semble s'évertuer à diluer l'angoisse reliée au tabou de l'inceste. *Hamaguri*, dans sa lenteur à installer l'émoi érotique entre Yukio et Yukiko, émoi dont le lecteur sait qu'il demeurera sans conséquence, procède à sa manière à l'étiollement de l'angoisse – et de la fascination – reliée au tabou. La pudeur du roman de Shimazaki semble de fait procéder, chez le lecteur, à une catharsis non paroxystique, mais disséminée tout au long du récit. Le désir aigu, que la réflexion bataillienne rattache à l'effroi lié à l'interdit, cède la place à un sentiment plus sourd, plus souterrain. D'autre part, ce que Yukio éprouve pour Yukiko, son premier amour, sa sœur perdue, est multiple et ineffable ; son sentiment prend la forme d'une nostalgie obsessive, délicate à juger.

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>59</sup> Aki Shimazaki, *Tsubaki*, *op. cit.*, p. 25-26.

## Introspection et temporalité altérée

Ainsi que mis en évidence au début de cette réflexion, la pudeur a partie liée avec la conservation de l'intégrité de l'être sensible, de l'objet complexe. Si la transgression extatique et fulgurante, telle que pensée par Bataille et Foucault, permet d'accéder à une dissolution momentanée du soi, la transgression pudique implique des enjeux tout autres. Ce type de transgression, qui se présente comme émoussé dans son tranchant, suspendu dans son geste, semble plus apte à produire une altération au niveau temporel. Le caractère embrouillé de la transgression érotique pudique, qui ne franchit pas une ligne qui n'existe plus, produit un sentiment de geste inaccompli qui, à son tour, engendre une impression de temps suspendu. La relation incestueuse interrompue dans *Hamaguri*, la prostitution abstinentes dans *Les belles endormies*, l'amour renié jusqu'au moment de sa perte dans *L'amant* constituent des histoires foncièrement inachevées et inachevables. Ces histoires, intensifiées par le fait qu'elles ne sont pas *finies*, hantent la mémoire des protagonistes qui les ont vécues : elles acquièrent l'ampleur de l'interminable, elles évoquent l'*infinitude*.

Dans le corpus à l'étude, la transgression érotique pudique – transgression qui a lieu et n'a pas lieu à la fois – semble faire converger tous les temps ou avoir lieu de tout temps. Dans *Hamaguri*, la mémoire et le ressassement des souvenirs jouent un rôle considérable. L'emprise du passé est telle qu'il est possible d'en parler en termes de hantise. Ce roman s'inscrit dans une pentalogie dont il est opportun de souligner qu'elle est relatée dans un incessant va-et-vient entre les deux moments cruciaux autour desquels se construit la saga familiale. Il y a d'abord 1995, moment des survivants aux prises avec leur héritage problématique, qui est constamment renvoyé en 1945, année du largage de la bombe atomique sur Nagasaki. L'intensité du processus de remémoration et de révélation de secrets

mis en place dans *Le poids des secrets* hisse ces deux moments vers une sorte de simultanéité. L'impression d'une temporalité circulaire est renforcée par les nombreux récits réitérés dans la pentalogie. Parmi ceux-ci, il y a bien entendu le récit de l'amour tabou entre Yukio et Yukiko, mais il y a surtout le récit du bombardement sur Nagasaki, en tout repris quatre fois dans la pentalogie<sup>60</sup>, chaque fois d'un point de vue différent, de manière à forger l'impression d'un moment indépassable, dont tout découle et auquel tout doit sans cesse revenir.

L'effet de boucle temporelle, prégnant dans l'ensemble du *Poids des secrets*, joue de façon particulière dans *Hamaguri*. La première partie du roman relate l'enfance et l'adolescence de Yukio. La seconde partie, qui se déroule cinquante ans plus tard, est ponctuée d'échos du passé, dont le bruit obsédant, « kotokotokoto<sup>61</sup> », que Yukio associe à la palourde que lui avait offerte sa demi-sœur. Le vieux Yukio, qui « a toujours seize ans<sup>62</sup> » lorsqu'il pense à Yukiko, erre dans le présent d'une manière fantomatique, comme suspendu entre deux époques, l'esprit constamment aspiré vers son passé irrésolu. Jusqu'à la dernière page du roman, le moindre des événements éveille ses souvenirs, l'ensemble de ses gestes le mène à percer les secrets concernant son origine, jusqu'à la découverte finale du lien sanguin l'unissant à Yukiko.

Dans *Les belles endormies*, le temps subit une altération similaire : pour le vieil Eguchi, le passé, le présent et le futur se superposent durant ses nuits passées à la maison close. L'apparence et l'odeur des jeunes filles endormies rappellent au vieil homme les femmes qu'il a connues. Eguchi voit mille scènes de sa vie se condenser sur ces jeunes corps féminins, auprès desquels il se couche comme aux côtés de la Femme absolue, voire du principe de la vie elle-même qui, au seuil de la vieillesse, commence à lui glisser entre les doigts. « La

---

<sup>60</sup> Seul le roman *Wasurenagusa* ne rejoue pas cette scène.

<sup>61</sup> Aki Shimazaki, *Hamaguri*, *op. cit.*, p. 81.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 99.

dernière femme de [s]a vie<sup>63</sup> » lui donne d'ailleurs un avant-goût de son avenir en mourant à ses côtés, un peu avant l'aube. Quant à *L'amant*, ce roman relate, dans une succession désordonnée d'images, une histoire d'amour que Duras a ressassée sous de multiples formes, surtout dans le cycle indochinois. En effet, l'histoire de « la petite » et de son amant s'esquisse une première fois dans *Un barrage contre le Pacifique*, elle est reprise au théâtre dans *Éden Cinéma*, ressurgit de façon autobiographique dans *L'amant*, dont est livrée une version cinématographique dans le film éponyme de Jean-Jacques Annaud, puis connaît une nouvelle modulation dans *L'amant de la Chine du Nord*. Ce phénomène de ressassement, accentué par la narration achronologique, provoque l'impression d'une histoire atemporelle, sans cesse ressouvenue, revécue, soufferte dans un présent sans fin, condamnée à un éternel inachèvement.

### **L'impossible dévoilement**

Cela ne fait aucun doute, la pudeur est une notion complexe dont les diverses manifestations peuvent être ramenées à l'expression d'une sensibilité et d'une conscience particulières. Troublante dans la précaution même qu'elle prend à éviter le trouble, elle semble tenir tout entière dans le geste de voilement, qui s'avère moins un refus de montrer qu'une promesse de révéler *sous conditions*. Le texte littéraire, lui-même voile tissé de mots et posé sur ce qui se dit, fait de la pudeur une notion inséparable du geste d'écrire, intrinsèquement liée à la prise de parole, au langage lui-même, qui n'est jamais qu'un tissage, un filtre entre la pensée et le monde extérieur. Certaines écritures, dont fait partie celle d'Aki Shimazaki, assument leur profonde pudeur, en font le principe même de leur mode d'énonciation. Leur pudicité pouvant autant influencer la construction de l'intrigue que de la

---

<sup>63</sup> Yasunari Kawabata, *op. cit.*, p. 115.

stylistique ou le choix des modes narratifs, elle se reconnaît inmanquablement dans le souci de retirer certains aspects du récit au regard du lecteur. Comme s'il s'avérait indispensable que ce dernier ne puisse pas « tout lire » ni appréhender le récit dans son entièreté. L'insaisissable nature du « troublant », ainsi que le jeu de paravent auquel se livre volontiers la pudeur font en sorte que le roman le plus osé, le plus cru, peut malgré tout comporter une importante part pudique. Jean Paulhan, dans sa préface d'*Histoire d'O*, n'a-t-il pas l'intuition déroutante de la pudeur dans l'impudeur lorsqu'il s'exclame : « Voilà deux fois que je songe à la décence, à propos d'un livre où il n'en est guère question... Mais est-il vrai qu'il n'en soit guère question ?<sup>64</sup> »

Lorsqu'elle est associée à l'érotisme et à l'idée de transgression, la pudeur révèle clairement son action préservatrice, qui vise à conserver les multiples aspects de l'objet qu'elle recouvre. Commise à demi ou au moment de la dissolution de la limite, la transgression érotique pudique est un geste flou qui paraît, de ce fait, inabouti. Les protagonistes des romans à l'étude semblent en effet pris dans l'incomplétude d'une histoire qui n'a jamais concrètement eu lieu, mais qui a lieu, en eux, *infiniment*. Cet accomplissement particulier confirme l'aspect fantasmatique de leur histoire et confère un caractère absolu à leur expérience qui devient, de ce fait, difficile à réduire à des catégories préconçues. Provoquant un plongeon au fond de soi plutôt que hors de soi, l'expérience érotique pudique magnifie l'expérience intérieure; elle occasionne autant de nostalgie que d'introspection.

*Hamaguri*, dont le regard distant rappelle la contemplation, contourne constamment le tabou de l'inceste sans l'aborder directement, de manière à créer un sentiment d'obsession.

---

<sup>64</sup> Jean Paulhan, « Le bonheur dans l'esclavage », préface de Pauline Réage, *Histoire d'O*, Paris, Le Livre de poche, LGF, 2007, p. 13.

La quête amoureuse de Yukio, qui évoque l'inéluctabilité du destin, ne s'expose pas de manière explicite, mais s'illustre au travers de motifs et d'allusions persistants. Le roman met à jour un secret qui n'est jamais ouvertement avoué, raconte un amour qui est inceste tout en ne l'étant pas. À la manière dont *L'amant* de Marguerite Duras amalgame désir, amour et prostitution, et dont *Les belles endormies* de Yasunari Kawabata fait concorder sagesse et perversion, *Hamaguri* propose un noyau apparemment contradictoire qui transcende les idées du tabou, de l'infraction et de la culpabilité. Par le biais de son regard dialectique ou « apaisé » sur l'interdit et la transgression, l'érotisme pudique aplanit le rapport dualiste entre des éléments donnés comme inconciliables : chair et esprit, Éros et Thanatos, pureté et souillure. Ainsi, la posture auctoriale pudique permet un regard autre sur la complexité de l'expérience érotique ; elle produit des récits difficiles à classer, à *chosifier*.

Bien plus qu'une poétique de la discrétion, du voilement ou de la dissimulation, l'écriture pudique témoigne d'une conscience de la complexité de l'expérience humaine qu'il est impossible de dévoiler en entier ni avec toute la justesse souhaitée. Lorsqu'elle aborde le sujet de la transgression des tabous, ce type d'écriture apparemment distante se rapporte surtout à une posture auctoriale nuancée quant aux enjeux du désir et de son association à l'interdit. Grâce aux paravents qu'elle dresse et aux éléments qu'elle conserve dans le non-dit, l'écriture pudique livre une histoire qui n'a pas tout à fait lieu, tient un propos qui n'est pas entièrement formulé, de manière à éviter d'être saisie dans son impossible globalité, perçue dans sa trop franche nudité, et, de ce fait, réduite dans son envergure.



## Probablement personne



**L**es dimanches matins, ils s'asseyaient ensemble. Lui sur un siège central, face aux portes. Elle, à l'une ou l'autre extrémité du wagon, dos aux portes, d'où elle se permettait parfois de lui jeter un œil. Ils prenaient le métro à neuf heures quinze, choisissaient l'avant-dernier wagon, sans déroger à cette habitude depuis un an.

Bien évidemment, monsieur Ohta entrait dans les wagons un nombre égal de fois qu'il en ressortait. Et il en allait de cette même harmonie mathématique pour son atelier de peinture et les autres lieux qu'il visitait : chacune de ses arrivées s'équilibrait d'un départ. Toutefois, il lui laissait l'incurable impression que ses déplacements n'étaient qu'une série de départs. Qu'il ne posait le pied en un lieu que pour mieux le quitter, que ses bonjours n'étaient qu'une coque où germaient ses au revoir. Monsieur Ohta ne venait pas, il *allait*, l'esprit résolument ailleurs. À peine s'était-elle assise qu'elle appréhendait déjà le ralentissement du train et le moment suffocant où il quitterait son siège pour s'engouffrer dans la béance des portes. Et pourtant, chaque dimanche, elle sortait à la même station que lui. Qui plus est, ils se rendaient tous deux au même endroit.

Ce matin-là, le métro eut une courte panne; leur proximité accidentelle profita d'un petit sursis. Le service reprit, le train s'arrêta station Mont-Royal, monsieur Ohta sortit. Pour sa part, elle quitta moins le wagon qu'elle ne lui emboîta le pas, comme aimantée par sa peau, emportée dans les plis de son coupe-vent beige.

Elle le suivit de loin dans les couloirs. Son dos un peu courbe, où flottaient ses cheveux duveteux, ressemblait à un chaton de saule. Délivrés du métro, ils parcoururent les rues du quartier dans l'étrange inertie matinale. Au soleil, les cheveux de monsieur Ohta scintillaient, perle et argent. Elle laissa plus d'espace s'intercaler entre eux, tandis qu'il marchait de son pas distinctif, un ras-le-sol rythmique qui usait prématurément ses chaussures.

Il ne se retourna pas une fois.

Sous le ciel radieux de septembre, purifié par le vigoureux balayage d'un vent frais, le boulevard Saint-Laurent n'avait presque plus l'air sale.

À l'angle de la rue Villeneuve, il tenait une boutique de matériel d'artiste. À l'étage, dans son vieil atelier au plafond si haut, il donnait des cours de peinture *sumi-e* tous les dimanches matins depuis plus de trente ans. C'était là, et là seul, qu'ils avaient rendez-vous.

Gravissant les escaliers dix secondes après lui, elle s'arrêta sur le perron de la boutique, cueillit comme une fleur la clef qu'il avait oubliée dans la serrure. Quand elle poussa la porte, la clochette tinta. Elle allongea le bras et la fit taire du bout des doigts. Monsieur Ohta, qui montait à l'atelier, et dont elle eut à peine le temps d'apercevoir les semelles râpées, lui souffla une brusque phrase en japonais.

Momoko. Sans aucun doute, il l'avait prise pour Momoko, la vendeuse. Il avait dû dire quelque chose comme : Vous êtes en retard. Mais cette courte phrase, musicale, un peu rude, pouvait être interprétée de mille autres façons. Libre à Espérance de se berner impunément à son sujet : merveilleux avantage de ne rien entendre au japonais.

Elle contourna le comptoir, le caressant distraitement de la main, puis déposa la clef dans le tiroir de droite.

Momoko entra en catastrophant la clochette.

« Bonjour! chantonna-t-elle. Belle matinée, hein? »

Un jour d'une beauté inquiétante, qui semblait devoir se faire emporter ailleurs par de grands coups de vent.

Après un léger acquiescement de la tête, Espérance erra dans la boutique pour capter les jeux de lumière sur les étagères vitrées. Les pinceaux de bambou étaient alignés sans inventivité. Avec soin, Espérance les disposa en éventail. Environ une fois par mois, quelqu'un les réalignait, elle ignorait qui. Ce n'était pas Momoko. Ni monsieur Ohta, qui ne s'occupait de rien et qui semblait d'ailleurs avoir oublié l'existence de sa boutique.

« Montez, montez! » la pressa Momoko en gesticulant vers son poignet, pour désigner une montre imaginaire. Espérance non plus n'en portait pas. Mais il était l'heure.

Ayant vu sans vraiment le comprendre qu'une seule autre personne était montée à l'atelier avant elle, Espérance s'engagea dans l'escalier. Devait-elle appeler surprise ce que seule son inconscience l'avait empêché de prévoir? Elle sursauta lorsqu'elle aperçut son professeur, seul, assis en *seiza* au fond de la pièce. Petit cône d'ombre posé devant les fenêtres, caillou imperturbable malgré le flot de lumière déversé dans son dos.

« Ah! quelqu'un... », s'exclama-t-il. Puis, comme fâché d'avoir proféré une bêtise, il fronça les sourcils, replaça ses divers instruments déjà parfaitement disposés sur le sol.

« Asseyez-vous, je vous prie. Je n'étais pas en avance... mais vous êtes en retard. »

Elle s'agenouilla sur le coup, exagérément loin de lui, et prépara son matériel.

La soie de son étui crissait doucement; sa main y plongeait et en ressortait. Ses doigts s'appliquaient sur les pinceaux et les soucoupes d'une manière sereine : délicate, mais ferme. Dans un petit toc assourdi, elle posait ses instruments sur le sol. Grâce hypnotique. Et cette façon de roseau qu'elle avait de s'incliner vers sa feuille en conservant un *seiza* parfait, ancré

au sol. Sa gestuelle était irréprochable, sans heurts, sans affectation. Monsieur Ohta en était... dérangé.

Paupières baissées, elle attendait qu'il brise le silence.

Même d'aussi loin, sa grande taille le troublait. Que penser d'un corps pareil? Il lui paraissait improbable. Très fort, vibrant. Pas exactement féminin, mais absolument beau. À croire que cette jeune femme n'avait eu, dans ses vies antérieures, que des corps masculins dont persistaient une saveur, une aura. Ses joues étaient pleines, fraîches : des pivoines. Sous sa lèvre inférieure se dessinait un petit creux troublant, quelque chose d'enfantin, de presque impudique. Plus ou moins marqué, selon l'éclairage. Aujourd'hui, c'était terrible.

Monsieur Ohta tourna son regard vers l'escalier. Personne n'apparut. Après quelques instants pour évaluer la situation, il se résigna.

« Dimanche ensoleillé, élèves peu nombreux », grommela-t-il.

Espérance rougit. Pivoine rouge.

« Aujourd'hui, lança-t-il d'une voix sonore, pas d'exercice, pas de démonstration, pas de sujet imposé. Seulement l'expérience de la spontanéité. »

Elle faillit rire. Expérimenter la spontanéité devant monsieur Ohta : il s'agissait de la proposition la plus ahurissante qu'elle n'eût jamais entendue.

Elle inspira profondément. Riva les yeux sur sa feuille.

Le silence qui sourdait de son professeur avait quelque chose d'étourdissant; il vibrait, comme un premier jour de printemps, juste avant le dégel.

Dehors, le vent soufflait si fort...

Modestie. Clarté d'esprit. Le grain de la fibre de riz.

L'image transparut du papier. Elle les vit émerger: de longs traits vifs, opaques sur diaphanes, des corps croqués au plus simple, un magma noir au coin droit. Elle peindrait

deux mésanges sur une branche de pin. Elle vit là où son *fude* se poserait d'abord, elle pressentit dans ses doigts la pression, la fluidité requises, la façon dont glisserait le pinceau, dont le papier boirait l'encre. Alors elle râpa le pain d'encre sur le *suzuri*, en effectuant de petits ronds.

Entre ses paupières mi-closes, Toshio Ohta observait Espérance. C'était inavouable, mais il aimait la voir peindre. Cela l'apaisait. Non, apaiser n'était pas le mot. Cela le réconciliait avec un certain aspect de la vie, quelque chose d'infime, d'insaisissable et d'irritant, avec lequel il avait été en conflit sans relâche. Elle retirait le grain de sable d'un engrenage abstrait. Elle purifiait l'air d'un germe bénin et sans nom. Voir Espérance peindre l'harmonisait. Il ignorait pourquoi, il ignorait comment. Et le bien-être qu'il éprouvait à la regarder le tracassait un peu.

Dans un legato onctueux, elle trempait sa plume dans l'encre, dans l'eau, la faisait glisser contre la paroi de sa soucoupe, sur sa feuille. Gestes sûrs, guidés par une énigmatique intuition, issue de nulle part. À l'expression aigüe de son visage, ses narines serrées et son sourire fin, monsieur Ohta devina des oiseaux. Son visage reflétait toujours sa peinture... Combien de sincérité! Monsieur Ohta appréciait en particulier la détente de ses traits et la lueur de son regard lorsqu'elle peignait de la neige. Personne n'exhumait de la blancheur de la feuille une neige plus fraîche que celle d'Espérance. Le professeur se souvint d'une œuvre exceptionnelle, peinte l'année dernière, où l'on voyait une silhouette s'éloigner dans une bourrasque hivernale. Un exploit de minimalisme et de transparence. Un coup de maître. Il lui en avait longtemps voulu.

Plus maintenant.

Sa main coulait, des soucoupes à la feuille, en un flot continu, vigoureux, puis ténu comme un filet de rosée.

Fascinante, voilà ce qu'elle était. Mélancolique aussi. Lorsqu'il s'oubliait à l'observer trop longtemps, monsieur Ohta finissait par en éprouver une étrange tristesse.

Lorsqu'il reconnut qu'elle achevait son œuvre, une pointe d'inquiétude le prit à la gorge. Il reporta son attention sur le papier d'un blanc lilas, posé devant ses genoux.

Ce n'était qu'un carré de vide.

Déjà, elle ne peignait plus. Ses yeux gris flamboyant se détachèrent de sa feuille et se posèrent sur lui. Un gris impossible.

Monsieur Ohta ne voulait plus peindre.

Comme dans une prière, un marmonnement intérieur fébrile, il souhaita qu'elle se lève, qu'elle aille au lavabo, rince ses instruments et parte. Que je puisse aussi m'en aller. Il fixa durement Espérance. Elle soutint son regard, étonnée, mais ne réagit pas.

Les yeux de monsieur Ohta, si avars d'eux-mêmes, enfin posés sur elle... Deux perles noires, farouches, à demi abritées par des paupières charnues, de lisses pétales de nénuphars. Des yeux plus beaux que tout ce qu'ils pouvaient voir. Espérance s'évertua à discerner leur pupille, mais elle se fondait dans l'iris, noire dans le noir, insaisissable. Monsieur Ohta, peut-être, ne voyait pas. Ou voyait autre chose que la matière. Peut-être aussi que ce n'était pas elle qu'il scrutait comme ça. Alors elle lui abandonna ses yeux, grands offerts, comme des trouées, des fenêtres, chercha-t-il à lui voir au travers. Derrière elle, contre le mur, il y avait une orchidée qui s'employait à dépérir depuis des semaines et qui avait son charme. Oui, c'était sûrement cette plante qu'il étudiait attentivement.

Ils restèrent ainsi, yeux dans les yeux, sans bouger. Curieux moment d'intimité.

Espérance remarqua le pinceau de monsieur Ohta, inerte au sol comme un objet sans âme, ses soucoupes et sa feuille frappées d'aphasie.

Le vent frais et le soleil s'entremêlaient dehors, jouant dans les arbres. Sur le plancher de l'atelier, la lumière dorée dessinait des nappes ondoyantes : une eau mouvante, composée d'air et de rayons.

À nouveau, elle riva ses yeux sur lui.

Encore, il souhaitait partir.

Au travers du bourdonnement de ses oreilles, elle crut distinguer un mot : « Sortons ». S'il ne l'avait pas prononcé, c'était qu'il s'apprêtait à le dire. Ou que la vie réclamait qu'il le dise. Espérance guetta sur les lèvres de monsieur Ohta l'éclosion d'un « Sortons ». Sa bouche, austère, ne s'ouvrait pas. Pas encore. Mais l'atmosphère de l'atelier se disposait à accueillir et faire résonner l'invitation.

Sortons... C'était pourtant facile à prononcer.

La clarté automnale, ample et capricieuse, vacillait, se ternissait d'un cran, se ravivait soudain. Espérance observait ses variations sur le plancher, sur les murs, sur les particules flottantes dans l'air, attentive jusqu'au vertige.

Elle observa le moment leur échapper. Son cœur se serra.

Puis le moment fut perdu.

Au moment même où l'instant fut irrécupérable, monsieur Ohta leva la main, décidé à peindre. Ses préparatifs furent brusques, ses soucoupes tintèrent par deux fois lorsqu'il y dilua l'encre. Son *fude* attaqua si vivement la feuille qu'on aurait dit un serpent bondissant d'entre ses doigts. Il écrasa sur le papier la pointe chargée de noir, puis fit glisser son *fude* à l'horizontale, à six reprises. Espérance reconnut un feuillage. À l'entortillement de traits qu'il appliqua à la base de ce bouquet de feuilles, elle supposa des racines ou des herbes séchées.

D'un mouvement net, il fit s'ériger une tige grasse, infléchie vers la droite. Puis il aborda le mystère : la fleur. Son front se plissa. La fleur... Il trempa son *fude* dans une eau

presque claire, le fit tourbillonner pour croquer les pétales. Par touches complexes, hésitantes, il travailla le cœur. Il semblait craindre qu'il ne se dérobe. Fixant pointillés et rainures fines, un embarras inexplicable lui défit le visage.

Se rétractant soudainement, monsieur Ohta posa son pinceau au sol, l'air choqué. Son geste était mort, soufflé comme la flamme d'une chandelle. L'œuvre s'était d'elle-même déclarée achevée, sans son assentiment. Elle gisait là, sous ses yeux, en étrangère.

Qu'avait-il peint? Des pétales abattus comme des paupières tristes. Un cœur fripé. Si friable qu'un coup de vent l'aurait effrité. Une fleur flétrie, au feuillage sain, qui ne ressemblait à rien. Une variété d'iris indistincte, une fleur insipide... et morte.

Il voulut conclure au plus vite, mais se disciplina : l'œuvre n'était pas complète sans titre. Mais le choisir était ardu. Aucun nom ne convenait à un iris pareil, rien ne pouvait le racheter. Sauf peut-être... Il reprit son *fude*, qu'il trempa dans l'encre rouge, inscrivit un idéogramme au coin inférieur droit.

Troublé, Toshio Ohta se leva avec la ferme intention de se tapir chez lui, quand il se souvint qu'il avait une élève. À l'idée de devoir l'approcher, il frissonna. Il s'attarda au lavabo à rincer son pinceau. Allez savoir pourquoi il était si exigeant de simplement se tenir debout devant elle. Son regard avait quelque chose d'épuisant. Monsieur Ohta aurait voulu pouvoir reculer sans un mot. S'incliner et partir.

Ah! mais elle l'attendait... Depuis le lavabo, il sentait son regard dans son dos comme un hameçon. L'insistance de ses yeux... Avait-on idée d'avoir des yeux pareils! Gris brûlant. Trop clairs. On y voyait plus qu'en plein jour.

Il pivota vers elle, maussade. Évitant de croiser son regard, il s'arrêta à distance, examina ce qu'elle avait peint.

« Ah! s'exclama-t-il, deux oiseaux.



– Des mésanges. »

Il désapprouva de la tête ce détail inutile.

Ses mésanges étaient parfaites. Vives, sèches comme le sont les oiseaux. Son pin était rustique à souhait. Un vent frais gonflait les bouquets d'aiguilles. Un peu de sève gommait la branche. Au coin droit de la feuille, une ingénieuse pomme de pin captivait le regard, comme une rosace de cathédrale, un labyrinthe antique...

Monsieur Ohta avança d'un pas vers son œuvre. La promiscuité des oiseaux l'agaça. Leur joie lui parut exubérante. Il conserva un silence aussi lourd qu'un reproche, et tourna les talons.

Espérance pâlit, se redressa. Au lieu d'enfin prendre la direction du lavabo, elle se prit à arpenter l'atelier, lentement. L'encre sur ses pinceaux séchait. Avec une familiarité troublante, elle s'arrêta devant l'œuvre de son professeur, qu'il avait laissée à plat sur le sol.

« C'est l'orchidée! s'étonna-t-elle, à la fois ébahie et vexée qu'il soit véritablement parvenu à lui voir au travers.

– Non, s'indigna-t-il, c'est un iris! »

Monsieur Ohta se précipita vers son œuvre avec incertitude. D'un doigt perspicace, Espérance pointa ce qui offrit soudain l'apparence de racines aériennes, telles qu'en possédait en grand nombre la vieille orchidée qui se racornissait au fond de l'atelier. Une de ces racines traçait dans l'air une boucle tortueuse que monsieur Ohta avait fidèlement reproduite.

Avec humeur, il s'empara de son œuvre pour l'enfermer dans sa mallette. Elle s'affaira finalement à nettoyer ses instruments.

Laissant le robinet ouvert inonder ses soucoupes au fond du lavabo, Espérance fit volte-face vers lui. Ce qui lui gonflait la poitrine et lui enflammait les joues était si puissant, si

chaotique que le vieil homme recula d'un pas. Elle lui parut géante. Elle lui parut superbe et détestable, comme un raz-de-marée qui avance.

« Monsieur Ohta...

– Non. Le cours est terminé. Il est plus que terminé. Au revoir. »

Le vieil homme descendit précipitamment de l'atelier.

Quelques instants plus tard, le soupir d'Espérance résonna dans la cage d'escalier.

En traversant la boutique du rez-de-chaussée, Espérance toisa Momoko. Ce n'était pas à la vendeuse, mais à elle qu'appartenait la petite phrase en japonais que monsieur Ohta avait lancée un peu plus tôt. Il lui avait dit : Vous êtes en retard. C'étaient ses mots précis, adressés à elle et à nulle autre. Il lui fallait emporter cette phrase chez elle et la ressasser, la ruminer, la laisser macérer. Laconique et limpide résumé de sa vie, valable avant même qu'elle ne vienne au monde : en retard.

Quand il lui tint la porte à la sortie, elle ignora l'extraordinaire de sa galanterie. Mettant le pied sur le trottoir, elle se retourna vers lui et le salua avec une amertume qu'il eut la finesse d'esprit de ne pas relever. Il était midi, l'heure la plus creuse du jour. Espérance s'éloigna rapidement, tête basse.

Malgré ses grands airs automnaux, le boulevard Saint-Laurent était sale.

Ils voyageaient ensemble à l'aller, mais jamais au retour. Deux chances par jour auraient été de trop, monsieur Ohta aurait bientôt découvert leur proximité occasionnelle. Espérance revenait chez elle à pied, lui laissant le métro.

Dès qu'elle le put, elle quitta le boulevard pour piquer au travers d'un parc. En passant sous de grands érables – certains se coloraient déjà –, elle ralentit le pas et releva la tête.

*Attendre*, si tel était son désir. Attendre encore et se taire. L'attente, c'était peut-être tout ce qu'il ne lui permettrait jamais.

La lumière filtrait, rougeâtre, à travers ses paupières fermées. Le pépiement des oiseaux l'enveloppait. Une envie terrible se dilata en elle. Quelques piétons défilaient en bordure du parc, à distance. Espérance frémit, ses résistances cédèrent, elle entrouvrit les lèvres.

« Toshio... Toshio... »

Elle permit au prénom de traverser les grands espaces vides, de son cœur à sa bouche; elle le laissa s'évader dans l'air. Le jour prit aussitôt la teinte ambrée du miel qui avait caressé sa langue pour la première fois. Dans les érables éventés, les branches arquées dessinèrent des sourires et toutes ces merveilles : le vent, la lumière dorée, les sourires parmi les feuilles orange, tout cela forma un dôme au-dessus d'Espérance, mais ne lui répondit pas.

À la sortie de la boutique, après avoir salué la jeune fille d'un hochement de tête, monsieur Ohta resta songeur. Comme la jeune femme s'éloignait sur le trottoir, il la couvrit du regard, non pas comme un amant, non plus comme un père. Exactement comme une ombre qui regarde le corps qui la projette.

Puis il prit la direction opposée.

Lorsqu'il eut rejoint son logement, monsieur Ohta ne pensa pas à Espérance. Il ne sourcilla pas à l'idée que, pour la première fois en trente ans, il n'avait pas vraiment donné son cours du dimanche matin. Serein, il sortit de sa mallette l'étrange iris qu'il avait peint et lui trouva soudain beaucoup d'intérêt. Décrochant de la place d'honneur une peinture défraîchie qui avait été sa favorite ces dix dernières années, il encadra son iris et l'accrocha au-dessus de l'autel vide, dans un coin de sa chambre à coucher.

Il s'absorba dans les pétales fripés. Une fleur comme un vieil œil.

C'était peut-être une orchidée après tout.

S'écartant de quelques pas pour admirer l'effet, il fut surpris par la morosité de l'ensemble. Il y avait déséquilibre, il y avait lacune. Il déposa sur l'autel une petite plante grasse, qui s'engraissait à partir de rien puisqu'il oubliait de l'arroser, mais l'enleva aussitôt. L'autel vide devait demeurer vide. C'était comme cela depuis que le bouddha de bois s'était fracassé au sol. Certaines choses ne se remplacent pas. Certains vides ne se combrent pas.

Ce n'était pas l'autel qui criait de manque, c'était le mur, c'était cet angle de la chambre. Monsieur Ohta inclina la tête de côté, préoccupé par un problème de composition. Quand il eut une révélation : les oiseaux! Des mésanges, avait-elle dit. D'époustouflantes mésanges. Il lui fallait absolument ces oiseaux dans le coin de sa chambre. Tout s'harmoniserait. La pomme de pin fascinante et sa fleur fanée avaient les mêmes dimensions, il s'en rendit soudainement compte. Elles produisaient toutes deux le même effet de puits sans fond; elles feraient sur son mur comme une paire d'yeux. Des yeux qui l'engouffreraient, chaque soir, à l'heure du coucher.



*Selon monsieur Ohta, ce fut à partir ce dimanche-là que l'histoire commença. De manière vague, mais inexorable. Avec la progression sournoise d'un fléau.*

*Pour Espérance, au contraire, ce tête-à-tête manqué faillit marquer la fin d'une histoire essoufflée, étirée jusqu'à la perte de substance. Elle manqua perdre la candeur d'y croire.*



Pour dédoubler les occasions de récolter le peu qu'il laissait filtrer, Espérance poursuivit les cours du dimanche matin et s'inscrivit aussi à ceux du jeudi soir. Sans avoir encore observé chez lui le moindre attendrissement, la moindre fissure, elle misait sur l'inéluctable usure du temps. Les soirées d'octobre étaient toujours tièdes, quelques roses prétendaient encore éclore, sa patience était sans limites.

Le premier jeudi soir où elle fit irruption dans l'atelier, monsieur Ohta eut un malhabile mouvement de fuite. Le sursaut d'un chat qui voit un chien. Au travers des conversations confuses et de la masse mouvante des visages indifférents, Espérance lui lança un sourire, un bonsoir, mais monsieur Ohta ne les lui rendit pas.

Dans la pénombre bleutée qui descendit, le cours fut donné sous ses yeux comme un rêve ou un mirage. Personne ne lui adressa la parole ni ne remarqua sa présence. Personne ne vint voir ce qu'elle avait peint. Espérance entra et sortit de l'atelier comme un spectre.

Mais les spectres se nourrissent d'histoires; si l'on ne leur en accorde aucune, ils s'ingénient à en forger. Et leur propre est de revenir, inlassablement revenir...

La clarté déclinait au fil des jours d'automne. Les feuilles se froissaient, se détachaient des arbres. Espérance s'entêtait à paraître devant lui, deux fois par semaine. Aussi impitoyable qu'un remords qu'il refusait d'affronter. Humble comme la pluie qui tombe contre son gré.

N'ayant plus pour seule occupation que l'étude de sa fermeture obstinée, elle fit l'étonnant constat qu'il y avait désormais différents degrés dans la façon dont monsieur Ohta s'employait à la méconnaître. Les dimanches, il l'ignorait en douceur, tolérant sa présence comme un désagrément dont il avait l'habitude, mais les jeudis, son ignorance était catégorique, brutale. Il évitait de croiser son regard, niait sa présence. Mais ce qui blessait vraiment Espérance, c'était, malgré le nombre de

fois où elle l'avait clairement articulé à portée de ses oreilles, son entêtement à ne pas apprendre son nom. Il s'agissait manifestement d'un mot imprononçable, dans une langue inconnue, qui défiait sa mémorisation. Elle était, pour lui, innommable.

Durant ces semaines critiques, monsieur Ohta se découvrit une faculté nouvelle. Ses yeux apprirent à resserrer les pans de vague encadrant son visage – trop candide, trop vivant –, à les tisser ensemble, de manière à former un voile qui la couvrait. Il étouffait ses joues pivoine, noyait ses yeux perçants, les brouillait dans une tache grise. Cet exercice exigeait toute sa concentration, finissait par lui donner des maux de tête, et il y recourait sans modération. Il occulta sa présence jusqu'aux limites du ridicule.

Sa vibration, par contre, sa vibration ample et imparable traversait le brouillard dont il l'enveloppait. Cela lui érodait les nerfs, patiemment, comme la mer gruge les continents.

Elle n'était que patience, il n'était que résistance.

Le temps se tendit entre chacune de leurs rencontres asphyxiées.

De septembre à novembre, il ne se produisit rien.

Un soir frileux, une brèche s'ouvrit. La pluie tapotait rythmiquement aux grandes fenêtres; sur le paysage lugubre, l'eau semblait couler noire. Déprimé par l'atmosphère qui régnait dans l'atelier, monsieur Ohta vit ses pas le mener, irrésistiblement, dans le coin de la pièce où Espérance s'était assise. Il se glissa derrière elle, insouciant. Son regard fut aspiré par ce qu'elle avait peint. Monsieur Ohta s'attarda dans son dos, suffisamment longtemps pour que les fibres de leur âme s'échauffent, s'entremêlent et fassent quelques nœuds. Il avait imposé à sa classe le sujet d'une grenouille. Espérance en avait peint une, mais sous l'eau. Une mouche, posée sur l'onde, faisait des ronds qui embrouillaient la grenouille. Translucidité jouissive. On voyait luire l'eau et la viscosité de la créature semblait palpable. Le clapotis de la pluie contre les fenêtres prenait soudain presque de la gaieté.

Monsieur Ohta s'inclina davantage. Le bout de sa chemise effleura les cheveux d'Espérance. Près de son oreille, il émit un petit grognement, suave, indéchiffrable, puis s'éloigna rapidement.

Les cours suivants, il s'accorda le plaisir, apparemment inoffensif, de contempler les lavis d'Espérance – en s'abstenant de les commenter, en s'abstenant de remarquer la main qui les peignait.

Au fil des semaines, ses défenses s'abaissèrent, se désagrégèrent. Il prit l'habitude de se tenir dans son dos et d'observer sa peinture, comme on s'absorbe à observer la mer, supposant qu'il s'agissait là d'un comportement qui ne pouvait porter à conséquence. Pour elle, ce fut une torture, comme si on la brûlait toujours au même endroit, sur la peau, sans le moindre apaisement.

Comme il s'acclimatait à la présence d'Espérance, une question germa sur le bout de sa langue. Elle avait un goût doux-amer. Elle enfla, se densifia, prit racine au bord de ses lèvres. Plus sa question était prête à éclore, moins il osait la poser. Au dernier cours avant le congé des fêtes, monsieur Ohta eut un pincement de cœur : il craignit de voir sa dernière chance lui filer entre les doigts. Il prit donc le risque inconsidéré d'interpeller la jeune femme.

« Mademoiselle. »

À genoux devant sa feuille, Espérance leva ses yeux vers lui. Deux pleines lunes raréfiant l'air autour d'elles, deux lunes dont l'apparition transformait tout le reste en nuit.

Il se raidit un peu, s'ébroua, prit un air sévère.

« Vous avez oublié de vous inscrire pour la session d'hiver. »

Sa seule réponse fut un serrement des lèvres. Ses yeux gris eurent un éclat dur. Avait-elle l'intention de ne pas revenir? Monsieur Ohta se sentit presque offensé par une telle possibilité.

Sa question, résolument âcre, boursouflée, se rétracta jusqu'au fond de sa gorge.

« Vous revenez après les fêtes », ordonna-t-il.

Elle ne sembla ni s'opposer ni se plier. Monsieur Ohta sentit le sang lui affluer à la tête.

« Quelque chose vous attend en janvier. »



Au bout d'une hésitation qui lui parut très longue, elle fit signe d'acquiescer.

Avec la lenteur exaspérante de ceux qui n'attendent plus rien de leur journée, les élèves avaient fini par rassembler leurs affaires, conclure leurs conversations et quitter les lieux. Le silence qui restait après eux n'avait pas la encore qualité voulue pour un échange aussi délicat. Aussi, patientaient-ils, immobiles, distancés l'un de l'autre. Les lumières étaient éteintes, sauf une, au-dessus du lavabo. Sur les fenêtres se plaquait un noir d'encre. Le jour mourait si tôt en janvier, à croire qu'elle et lui se rencontraient de nuit...

Le calme, enfin, les engloba.

« Vous m'aviez dit que... »

Sa voix était courte, mais emplissait l'espace.

« ...que quelque chose m'attendrait?

– Oui. »

Il fit une pause.

« Une demande. »

Espérance retint son souffle; cette phrase résonnait dans ses oreilles comme un coup de carillon. Monsieur Ohta hésita avant de poursuivre.

« Vos oiseaux. »

Dans la pénombre, il ne distinguait pas les traits de son visage.

« Vos oiseaux, les mésanges, avec la pomme de pin qui ressemble à un œil. »

Sa main droite mima un œil.

« Je voudrais que vous me les offriez. »

Il la vit incliner le front. Ils ne se dirent rien de plus.

Le lendemain, un carton l'attendait sur le comptoir de la boutique.

Les mésanges métamorphosèrent monsieur Ohta. Dès qu'il les eut accrochées au mur de sa chambre, plus personne ne le reconnut. Il lui prit fréquemment de sourire. Il parut à tous porté par une joie fragile, nerveuse, ponctuée d'éclats d'excentricité. Avec la nouvelle année, il avait abordé l'enseignement d'une manière qu'il avait crue plus fraîche, débarrassée de toute prétention. Sa nouvelle pédagogie se résumait à ne plus rien enseigner du tout.

Monsieur Ohta n'apprit pas le prénom d'Espérance, mais ne désapprit plus son visage. Il le voyait s'épanouir à la surface des objets quotidiens, se glisser comme un filtre entre son œil et le monde extérieur. Lorsqu'il l'apercevait en chair, son visage éclipsait celui des autres. Ce chapelet d'élèves à genoux, cette démultiplication de feuilles tachées d'encre, décor convenu de son atelier, ne l'intéressaient plus. Cela meublait l'espace et le temps entre lui et sa seule élève. Qui n'était pas une élève, mais autre chose, qu'il goûtait sans le nommer.

Dès la fin janvier, il l'installa à part, dans un renforcement à côté du lavabo. Cela fit sourciller ses élèves, mais il n'en tint pas compte. Pour la forme, il imposait un sujet d'étude au reste de la classe – les éternels iris, bambous et pruniers –, mais il exigeait d'elle tout autre chose. Avec Espérance, il découvrait le plaisir d'être surpris. Les demandes dont il l'inonda se firent de plus en plus insolites : il voulut un crabe triste, des cailloux sous la neige, un rayon de soleil. Encore de la neige. Plus incroyable encore : jamais elle ne le décevait. Espérance peignait comme lui ne peignait plus, comme personne ne peignait. Ébranlement, soulagement, vertige devant l'abîme. Cela dura tout le printemps.

Un jour de mai, il voulut atteindre le comble de l'étonnement et lui demanda de peindre ce qu'elle désirait. Il voulut intensément, mais sans vouloir; il voulut qu'elle veuille, et assister à cela. Au bout d'une demi-heure, il se posta devant Espérance, tendit la main. L'air contrit, elle lui remit une

feuille blanche. Qu'il ne prit pas, mais observa avec consternation, flottant entre elle et lui. La feuille tremblait légèrement, comme un oisillon naissant.

« Rien ?

– Jamais rien, monsieur Ohta », répondit-elle dans un chuchotement.

Quelques élèves étiraient le cou dans leur direction, curieux de la situation.

Monsieur Ohta se sentit parcouru d'un grand frisson, presque agréable.

« J'adore quand vous peignez », finit-il par échapper.



Un matin radieux de juin, c'était un dimanche, monsieur Ohta sortit sur son palier. Lorsque l'air vif lui emplit les poumons, il ressentit une envie précise et agiüe, dont il ne se méfia pas. Il avait légèrement plu à l'aube, et le soleil chauffait les gouttes d'eau sur la végétation de son jardin. L'air était infusé d'un arôme subtil, d'une âcreté verte et réconfortante : il rêva d'une tasse de thé. Il souhaita déguster un sencha, bien amer, assis dans l'herbe.

Obsédé par cette envie de verdure qui l'avait envahi, il enseigna avec insouciance et précipita la fin du cours. Dès qu'un premier élève se releva de son *seiza*, monsieur Ohta tapa des mains et demanda à la ronde : « Alors, qui m'accompagne ? » Les élèves, déconcertés, ne répondirent pas; Espérance leva vers lui un visage impassible. « Au Jardin botanique, précisa monsieur Ohta. Boire du thé. Juste avant le début de l'été. Toute cette belle lumière... c'est le moment idéal. » Certains bredouillèrent qu'ils étaient attendus ailleurs, d'autres qu'ils viendraient volontiers une prochaine fois.

Ayant à peine pris note de leur refus, monsieur Ohta descendit à la cuisine, dans l'arrière-boutique, et mit de l'eau à bouillir. Il nettoya sa bouteille à thé et dosa le sencha. Derrière lui, la clochette de la boutique tintait à répétition, saluant chaque élève qui sortait. Il ne compta pas les tintements. Ils avaient presque tous quitté... sauf un. Sauf *une*.

Le thé infusait.

Il se retourna et la vit. Depuis la cuisine sombre, la clarté déversée par la vitrine de la boutique la plaçait en contre-jour. Nimbée de blanc. Les traits de son visage quasiment indiscernables. Ce n'était presque plus elle. Monsieur Ohta fit quelques pas vers l'embrasure de la porte, sa bouteille en verre serrée contre sa poitrine. Un dernier élève sortit dans un tintement de cloche prolongé. Le vieil homme ne pouvait réprimer un sourire – et pourtant, il ressentait plus de malaise que de joie. Il

s'arrêta devant Espérance, leva les yeux vers la brume cotonneuse qui la dérobaît de plus en plus à ses yeux, hésita sur les mots à choisir. Puis il le dit : « Sortons. »

Espérance sourit doucement. Cela, il le perçut. Comme on perçoit des formes dans les nuages. Elle sourit du sourire de qui reçoit des excuses tardives pour une erreur depuis longtemps impossible à réparer. « Je vous accompagne », murmura-t-elle.

Ils sortirent d'un seul mouvement, oubliant de verrouiller la boutique.

Sur les trottoirs, ils devaient être étonnants à voir, marchant finalement côte à côte. Leurs corps tellement différents, opposés pour toutes les raisons possibles, mais se mouvant sous une même impulsion, glissant vers un même remous. Dégageant une même aura moelleuse. Il devait être tentant de les suivre là où ils s'enfonçaient.

Ni l'un ni l'autre n'eurent conscience du trajet qu'ils empruntèrent, mais ils se rendirent sans encombre. La bouteille à thé ainsi que d'autres objets plus ou moins utiles avaient été enfouis dans un sac informe que Toshio portait. Espérance n'osait demander de s'en charger à sa place. Dans un flot de lumière et d'air frais, le jardin les accueillit. Espérance et Toshio y prêtèrent vaguement attention, faisant errer leur regard autour d'eux, mais n'ayant en fait d'yeux que pour l'autre. C'était la nature qui les admirait, qui les humait, les parcourait...

Suivant son envie de s'asseoir sous un saule, face à des eaux verdâtres, pour déguster son thé, monsieur Ohta voulut prendre la direction des étangs. Mais, lui désorienté par elle, elle entraînée par lui, ils empruntèrent par hasard les sentiers du jardin alpin et se perdirent dans leurs boucles. Au lieu de l'enrobage de verdure que le vieil homme avait souhaité, ils furent encerclés de rocailles. Massifs pierreux réfléchissant le soleil, sentiers de gravier, roches plates où rampait une flore terne... Tout ce gris déconcerta monsieur Ohta, qui ralentit le pas, puis s'immobilisa tout à fait.

Espérance, soucieuse, se tourna vers lui. Son regard lumineux le frappa; il en apprécia la limpidité pour la première fois. Quelque part, au cœur de ces rochers, résonnait le fracas d'une

cascade. Il souhaita lui proposer de s'y rendre, mais sa voix s'étrangla. Toshio décida d'y mener simplement Espérance, en s'orientant à l'oreille.

Elle l'aurait suivi, comme une somnambule, même s'il lui avait pris de tourner en rond tout l'après-midi.

Au détour d'un sentier apparut la masse vibrante de gentianes bleues, au plus foisonnant de leur floraison. Dans la grisaille dominante, leur ardente couleur avait une intensité quasi surnaturelle. Toshio s'approcha du tapis de fleurs et s'inclina vers elles.

Espérance demeurait derrière.

Il portait, ce jour-là, une chemise de lin claire, sur laquelle ses cheveux argentés brasillaient. Dans la clarté fraîche du midi, la peau tachetée de sa main avait des reflets irisés. Sous la peau fine, ses os gracieux, ses os musicaux la faisaient se mouvoir comme nulle autre main... D'un geste révérencieux, il effleura le bord d'une corolle.

Et comme si c'étaient ses cordes vocales que son doigt avait effleurées, elle sentit les mots s'échapper de sa gorge : « Cueillez-la. »

Il tressaillit. La voix d'Espérance conférait au réel une clarté presque insoutenable. C'était les premiers mots qu'ils échangeaient depuis leur entrée au jardin. C'était une prière. Toshio ne bougeait plus.

« Cueillez-la... personne ne le saura. »

Les doigts de Toshio se refermèrent sur la tige de la fleur, en éprouvèrent la texture, la fermeté. Le cœur au pistil discret l'appelait comme un gouffre, l'avalait dans son indigo profond.

« Puisqu'elle vous plaît tant, ne pourriez-vous pas, simplement...? »

Monsieur Ohta se redressa. Il voulut dévisager Espérance, mais ses traits résistaient à une vue d'ensemble : son œil liquide, ses lèvres brûlantes... Elle se tenait devant lui, magnifique, intolérable, suppliante.

« Non, répondit-il en se ressaisissant. Non. Je préfère qu'elle vive. »

Espérance s'effondra sur un banc de pierre. Il s'écarta des gentianes.

« Vous refusez? gémit-elle.

– Je refuse. »

Il fut tenté d'ajouter : « Pardonnez-moi », mais il eut la force de s'en abstenir. Après une attente qu'il jugea suffisante, il tourna les talons et rebroussa, avec lenteur, les sentiers du jardin alpin. De loin, avec réticence, Espérance le suivait.

Arrivé aux étangs, il déplia au sol une couverture, qui faisait un espace bien étroit pour deux. Il s'y installa à genoux, laissant ses pieds dans l'herbe. Face à lui, au centre de la couverture, il déposa la bouteille de thé. Au bout d'un moment, Espérance le rejoignit.

Cette façon dont elle s'asseyait en *seiza*, avec la légèreté d'une feuille qui tombe...

La molle verdure du jour, sous le saule, avait une qualité profondément sinistre à laquelle monsieur Ohta ne s'était pas attendu. Cela donnait à ses gestes une teinte morne, un accent regrettable. Il prit la bouteille, en dévissa le couvercle avec une étrange émotion. Espérance l'examina faire. Le couvercle retourné devenait une tasse, dans laquelle il versa le thé. Une seule tasse pour deux. Ses mains tremblaient un peu; le thé faisait des cercles d'or contre les parois de verre. Il gardait le front baissé. Le cœur d'Espérance battait au ralenti.

« Ne dites rien. »

Qu'aurait-elle pu dire, assistant à la lente élévation du petit récipient, contemplant le point du rebord où il poserait les lèvres, où à son tour elle poserait les siennes?

Les rameaux du saule se balançaient autour d'eux.

Dès que le bout de ses lèvres trempa dans le liquide, Toshio éloigna rapidement de sa bouche la tasse qu'il considéra avec désenchantement. Ses traits se durcirent peu à peu. Des pensées agitées traversaient son regard.

« Le thé est froid », finit-il par déclarer.

Quand il versa le liquide dans l'herbe, Espérance esquissa un geste en direction de la tasse. Les larmes lui montèrent aux yeux. Croisant nerveusement ses doigts, elle pressa ses poings contre ses cuisses. Elle prit une immense inspiration, mais ravala son soupir.

Sans un bruit, elle se releva et s'éloigna de lui.

Monsieur Ohta demeura un moment à considérer la place vide sur la couverture. Un canard sortit de l'étang pour le solliciter. Il n'avait pas de miettes de pain à lui offrir. Le canard repartit.

Pensif, il rassembla ses affaires.

En passant devant les rocailles alpines, il éprouva le désir de revoir les gentianes. Étonnamment bleues. Émouvantes. Qui aurait pu rendre la beauté de ces fleurs avec quelques traits d'encre noire? *Qui d'autre que...* Avec leur cœur profond, leur couleur débordante...

Les gentianes accentuaient sa tristesse. Il se tenait gravement devant elles, le front plissé. Serrant les poings. Ses bras étaient parcourus d'un étrange flot d'énergie qui lui chauffait les paumes. Ce jardin de cailloux était désolant.

*Cueillez-la.*

La demande l'atteignait enfin; Toshio ressentit comme un coup dans la poitrine. Aspiré par les fleurs, il se pencha, enfouit ses doigts dans leur feuillage, et cueillit la plus belle.

En quittant le jardin, il cacha la fleur dans sa poche, convaincu que sa culpabilité se lisait sur ses traits. Arrivé chez lui, il voulut admirer sa gentiane en secret, mais sa corolle, molle et brisée, pendait sur une tige flasque. Il retourna sa poche et découvrit, sur le tissu, une tache ronde, d'un bleu violacé.

Ce détail l'obnubila.

Il n'était que midi et il savait déjà que le sommeil ne viendrait pas facilement.



Ce soir-là, il plut abondamment. Après l'avoir aimée de toute son âme, la bouteille de saké, maintenant vide, lui répugnait. Toshio ouvrit largement la porte, agrippa ses mains au cadre et inclina sa tête au-dehors dans l'espoir d'un peu de fraîcheur. L'air était épais, tiédasse, alourdi par les trombes de pluie. Il demeura ainsi, pendu dans le cadre de la porte, à ressasser des pensées décousues. Rêver de vert, le voir virer au gris. Désirer un sencha et plonger dans le saké. C'était une journée navrante, navrante... Où rien ne rimait à rien.

Vacillant, il se retourna vers son salon. Il savait bien qu'il ne se rendrait pas au futon. Le tapis, plutôt moelleux, l'attendait avec bienveillance. Il fit trois pas, oubliant de refermer la porte derrière lui. S'étendit par terre, laissant l'humidité envahir sa maison et s'infiltrer dans ses os, n'ignorant pas qu'il se réveillerait perclus.

Rêver de vert, et...

Ce baiser sur une tasse de thé, qui le leur avait volé?



Comme si elle avait perdu son œil... Il remarqua ce détail, le jeudi soir, lorsqu'il monta à l'atelier : l'orchidée était morte au cours des derniers jours, sa fleur était tombée. Personne ne l'avait arrosée, semblait-il. Aveugle, maintenant. Deux de ses feuilles avaient jauni; ses racines aériennes étaient desséchées.

Et la jeune fille, naturellement, ne se présenta pas.

À contrecœur, monsieur Ohta donna son cours. Le temps lui parut long. L'insignifiance de son atelier le tourmenta.

De retour chez lui, lorsqu'il pénétra dans sa chambre, il considéra l'orchidée qu'il avait peinte. Capture d'un moment qui déjà n'était plus : cette plante morte ne refleurirait jamais. Il considéra ensuite l'autel vacant, sous le cadre, et un soupir bruyant s'échappa de sa poitrine. Parce qu'il savait, sans l'ombre d'un doute, quel objet devrait à présent y trôner.

Patiemment, méticuleusement, monsieur Ohta décousit la poche de son pantalon qu'il n'avait toujours pas osé laver. Il découpa un carré dans le tissu maculé d'indigo. Le bleu tournait au noir. Comme du sang séché. Sur l'autel, il déposa cette relique d'une journée qu'il n'avait pas comprise.

Dans le coin de sa chambre, il y avait désormais équilibre : l'orchidée, les oiseaux, le tissu taché par la fleur. Le sens de l'ensemble dépassait son entendement, mais le contentait.

Le dimanche suivant, Espérance ne se présenta pas au cours de peinture. Monsieur Ohta n'en fut pas surpris outre mesure.

Trois semaines s'écoulèrent. Trois semaines vides et aigres. Juillet menaçait de virer à la canicule. Sous le soleil de fin de matinée, déjà trop ardent, le gris du béton réfléchissait blanc, et le blanc éblouissait; la ville suintait de lumière. Espérance avançait sur les trottoirs de Saint-Laurent, le

front bas, suscitant inévitablement la curiosité. Malgré la chaleur cuisante, elle ressentait un point froid sous ses côtes.

Sous l'éclairage cru des fenêtres, elle fit son apparition dans la bouche de l'escalier. L'atelier, qui ne deviendrait tout à fait suffocant qu'en après-midi, baignait dans une clarté vive qui accusait la couleur défraîchie des murs. Une dizaine d'élèves alignés râpaient leur pain d'encre, dans un doux bruissement très proche du silence. Monsieur Ohta, les pieds nus, faisait lentement les cent pas dans la classe.

Assumant son retard, elle articula nettement : « Excusez-moi. » Quelques têtes se tournèrent vers elle, et ne s'en détournèrent plus. Monsieur Ohta, par chance, lui faisait dos. Sans lui accorder un regard, il lui répondit, sur un ton dénué de sécheresse : « Entrez, entrez; installez-vous. » Il désigna sa place habituelle, près du lavabo.

Quelques exclamations étouffées atteignirent les oreilles du professeur. Il maugréa contre la sensiblerie de ses élèves. Il entendit le léger froissement des vêtements d'Espérance lorsqu'elle s'agenouilla dans son coin. Une femme voulut attirer l'attention du vieil homme : « Monsieur... » Il pivota brusquement vers cette dernière : « Je le sais, grogna-t-il, je le sais. »

Il se détournait résolument de la nouvelle arrivée et paraissait nerveux. Mais puisqu'il affirmait être déjà au courant, personne n'insista davantage. Espérance, d'ailleurs, ne semblait faire aucun cas de sa spectaculaire métamorphose.

Il fallut plusieurs minutes pour que l'ambiance propice à la peinture se rétablisse. Les têtes pivotaient en direction du lavabo, les chuchotements jaillissaient de part et d'autre. Debout au milieu de sa classe, monsieur Ohta sentait ses muscles se contracter. Ses élèves faisaient montre d'une discipline médiocre. Espérance seule faisait exception : il n'avait aucunement besoin de l'observer pour la savoir irréprochable dans sa concentration parfaite. Nulle nécessité de s'enquérir de son état

pour le deviner : sa présence, toujours aussi intense, mais différente, profondément *mûrie*, irradiait...

Sur toute la superficie de son dos, jusque dans la moelle de sa colonne vertébrale, il la ressentait.

Toshio Ohta prit une grande inspiration, se tourna enfin vers elle. Il maudit le jour éclatant qui soulignait de manière agressive cette blancheur stupéfiante. De la neige. Contre sa peau veloutée de vingt ans. Des boucles d'un blanc immaculé encadraient ses joues amaigries; sur ses tempes moites, elles dessinaient des accroche-cœurs. Le blanc pur de ses sourcils adoucissait terriblement ses traits. Et ses yeux gris, ornés de cils ivoire, prenaient une pâleur troublante... de fleur polaire.

Espérance et monsieur Ohta se dévisagèrent sans mot dire. Face à face, lui debout, le torse bombé et haletant, elle à genoux, le port de tête superbe. La chaleur accablante leur collant à la peau. Sans détacher les yeux de sa blancheur, avec un calme improbable, il lança à l'ensemble de la classe : « Pratiquons aujourd'hui le chrysanthème. » La directive parut factice. Personne ne réagit. Ses lèvres formèrent un sourire ambigu quand il ajouta : « Et vous, je souhaiterais que vous me peigniez.

– Votre portrait? » demanda-t-elle d'une voix frêle.

Il s'éloigna d'elle posément : « Oui, mon portrait. »

Exaspéré par l'engourdissement de sa classe, il traversa l'atelier en faisant des moulinets des deux bras. « Allez! Des chrysanthèmes! » Espérance baissa le front, son visage se déroba derrière deux tentures blanches.

Les élèves ne se concentraient pas. Ils peignaient comme des enfants. Même la façon dont ils diluaient leur encre était malhabile. De pitoyables croquis s'évertuaient à fleurir sur le papier; des tentatives plates, à peine végétales, sans mouvement. Monsieur Ohta ne s'en formalisa pas. Pour la première fois depuis des années, il daigna intervenir, retoucher certains lavis en montrant les bons gestes. Son seul intérêt était de laisser peindre Espérance. Rien au monde ne l'intriguait davantage que découvrir quelle serait son expression au moment où elle peindrait son portrait.

Les regards convergeaient souvent vers le lavabo. Sous la lumière vive, la chevelure d'Espérance crépitait comme un feu blanc. Elle, qui d'habitude les roulait en chignon, devait avoir intentionnellement évité d'attacher ses cheveux ce jour-là...

De temps à autre, monsieur Ohta ne pouvait lui-même résister à jeter un œil vers elle. Derrière ses cheveux, il percevait parfois une joue, une paupière baissée. Sa respiration semblait pénible. À un certain moment, monsieur Ohta crut percevoir le bruit d'un sanglot étouffé. Alors il craignit le pire : qu'elle ne parvienne jamais à peindre son portrait.

Quand, enfin, elle ouvrit son étui de soie, le professeur se trouva rassuré. Du coin de l'œil, il observa ses longs doigts manipuler ses divers instruments. Ses gestes étaient purs et lents, comme la croissance des cristaux. Ce n'était assurément pas un sanglot qu'il avait entendu. Il avait dû imaginer ce bruit d'étouffement. La voyant déballer un bâton d'encre sépia, monsieur Ohta fit un hochement approbatif de la tête : le sépia lui siérait bien, en effet.

Étrangement, Espérance n'osait pas relever les yeux pour l'étudier. Paupières baissées, elle laissait son regard errer au ras du sol. Il fallait pourtant qu'elle s'imprègne de sa posture et de ses traits... Avait-elle le sentiment d'une sorte d'indécence? Le professeur pensa qu'elle projetait peut-être de peindre son portrait de mémoire. Cette idée l' alarma. Pour une première fois, il regretta la demande qu'il lui avait soumise. Il aurait mieux valu lui réclamer une fleur...

Une gentiane, voilà. Une gentiane en sépia, mais qu'on aurait devinée bleue.

Avec hésitation, Espérance saisit son *fude* et l'imbiba d'encre diluée. Elle inspira profondément, son pinceau suspendu au-dessus du papier. Toute la vérité se saisirait dans une courbe subtile. Elle appliqua un trait de sépia clair, sut instantanément que ce n'était pas cela. De quelques coups de pinceau, elle tenta de rattraper l'ensemble, mais reconnut l'infidélité de son croquis. Elle mit à l'écart l'ébauche manquée, ramena ses cheveux derrière ses oreilles, et recommença. Parvenir à en reproduire la grâce de la cambrure lui permettrait de bien rendre le reste. Par trois fois, elle dut s'y

reprendre. Finalement, son pinceau et son geste cédèrent sous l'image qui l'habitait : son tracé fut juste. La suite en découlerait naturellement.

Le sourire qui illumina alors les traits d'Espérance bouleversa monsieur Ohta. Jamais ne l'avait-il vue ainsi, les pupilles dilatées, si satisfaite de caresser la feuille du pinceau, manipulant ses instruments avec une telle sensualité. Jetant de furtifs regards à gauche et à droite, il vérifia que personne n'était témoin de ce soudain débordement. De loin, il distinguait mal l'image qu'elle couchait sur le papier, mais cela ne lui évoquait en rien un visage. Le brun délavé devenait couleur peau...

Lorsqu'elle l'eut terminé, Espérance prit soin de couvrir son lavis d'une feuille vierge. Cette précaution tranquillisa monsieur Ohta qui, sans un mot, fit comprendre à la classe qu'elle devait quitter promptement les lieux. Il s'agissait, d'ailleurs, de la seule chose que les élèves avaient envie de faire en ce dimanche midi écrasant. Rinçant tour à tour leurs instruments au lavabo, chacun put examiner de près une Espérance spectrale, quasi méconnaissable. Plusieurs voulurent lui glisser un mot, mais à défaut de deviner pourquoi ses cheveux avaient blanchi, ils restèrent muets. Une femme balbutia qu'elle était désolée. Espérance ne lui répondit rien.

Ils furent enfin seul à seule. Sans un mot, le professeur se plaça dans le dos de la jeune femme. Il respirait avec fébrilité. Espérance souleva la feuille pour dévoiler son lavis. Encre beige vibrante. Douceur et rondeur. Le papier prenant chair sous leurs yeux.

« C'est magnifique... Mais ce n'est pas moi, finit par lancer monsieur Ohta.

– Oui, c'est vous. Une partie de vous. Celle que vous me montrez *aujourd'hui*. »

Cet *aujourd'hui* l'étourdit un peu. Monsieur Ohta tira sur ses pantalons et considéra ses pieds nus qui profitaient du peu de fraîcheur du plancher. Puis revint au lavis d'Espérance. Oui, c'était bien son pied : charnu et bombé, aux orteils courts, un peu enfantins. Un pied tendre, vivant, à en mourir

de pâmoison. Capté en quelques traits à peine. Espérance l'avait croqué à demi soulevé. Un pied qui s'en allait.

« Faites-moi le deuxième », fut tout ce qu'il trouva à dire.

Espérance blêmit. D'un geste empreint de fragilité, elle couvrit de nouveau son lavis.

« Non, dit-elle en toute simplicité, secouant la tête.

– Non, évidemment », murmura-t-il.

Entraîné par une force plus grande que lui, monsieur Ohta contourna Espérance, s'arrêta face à elle, prit spontanément le *seiz̄a*. Il plaça ses genoux juste devant les siens. Avec lenteur, il leva son bras, saisit une mèche qui pendait contre sa joue et la tâta avec mécontentement.

« Vos cheveux ont blanchi », annonça-t-il comme s'il venait de s'en apercevoir.

D'un coup, les yeux d'Espérance s'emplirent de larmes qui lui embrouillèrent la vue. Les doigts de monsieur Ohta touchaient la peau de son visage.

Tant de blancheur le subjuga un moment. Les boucles glissaient entre ses doigts, l'éblouissaient de soleil.

« Je voudrais que vous les teigniez brun, comme avant. Brun des cheveux d'enfant. »

Elle suffoqua. Braqua sur lui son regard agrandi. Au bout d'un instant, elle s'inclina avec soumission, leurs visages se rencontrèrent presque.

« Oui, monsieur Ohta. »

Sans plus lui accorder un seul regard, elle glissa son lavis entre eux deux, dans un geste qui tenait de l'offrande, mais qui avait aussi une certaine sécheresse. Il était d'une vérité troublante, mais il n'en voulait pas, de son pied. Par contre, monsieur Ohta ne trouva aucun prétexte pour le refuser. Alors il l'accepta sans un mot.

Avec une tristesse plutôt solennelle, il alla déposer ce présent dans sa mallette. Lorsqu'il se retourna vers Espérance et qu'il capta les jeux de lumière sur sa chevelure, il s'abreuva à sa blancheur,

il s'en gorgea, imprima cette image laiteuse et scintillante dans sa mémoire. Il appellerait ce souvenir « le jour où elle avait mon âge ».

Il la salua avec un douloureux attendrissement. Elle ne le regarda pas partir.





*Tout reprit les apparences convenues, à croire que rien n'avait eu lieu. Ni entre eux ni en eux. Ce qui ne reçut aucun nom fut ravalé dans l'oubli.*

*Les mois se succédèrent. L'absence d'Espérance dans l'atelier prit chaque jour un peu plus de densité, comme la poussière s'accumule dans les lieux morts. Un matin comme les autres, monsieur Ohta prit brutalement conscience qu'il avait depuis longtemps perdu le goût de peindre.*



La vue de sa repousse la fragilisait. Un ruban d'un blanc pur encerclait son visage. Jour après jour, il s'élargissait, comme une couronne vivante, comme la corolle d'une fleur sinistre et vorace qui lui avalerait bientôt la figure. Cette patiente et perpétuelle invasion de blanc à la racine de ses cheveux l'effrayait presque.

Devant le miroir, levant le pinceau pour foncer ses cils et ses sourcils, sa main tremblait. Espérance avait la conscience gênante d'un mensonge. Le brun factice, le blanc honteux : au fond, aucune couleur n'était vraiment la sienne, aucune n'était naturelle... ni hypocrite pour autant. Elle se regarda droit dans les yeux. L'impression pénible que ce n'était pas cette image-là que le miroir était censé lui rendre devint insupportable.

Elle borna son attention à ses seuls cheveux.

Gestes mécaniques, désensibilisés, appris au cours des derniers mois, à recommencer mille fois au cours des années à venir... Dissimuler l'inavouable, par nécessité, sans relâche. Ainsi qu'elle s'astreignait à le faire toutes les trois semaines, elle accomplit sa routine. Une fois la transformation complétée, elle ne put résister au besoin d'inspecter encore une fois son reflet. À la fois soulagée et ébahie de considérer, dans l'eau éteinte de son vieux miroir piqueté, son apparence *corrigée*, qui faisait d'elle un être de nouveau présentable. Et malgré tout dérangeant, si dérangeant...

Ce double qui s'érigait dans la glace posait comme une énigme, une question.

Une question : comment appelle-t-on un visage qui n'est pas le sien, mais que tous acceptent, sans même se soucier du subterfuge?

Un masque.

Voilà comment le miroir résumait sa personne : un masque, prolongé du crâne jusqu'aux pieds, une superficie sans vérité, terne, anonyme, qui conservait un degré égal de fausseté même en modifiant son aspect.

... Et comment nomme-t-on ce qui n'est pas reconnu, ce qui n'a aucune voix, semblant de présence dissimulé sous un masque?

Probablement personne. Presque rien.

Et cela peut vivre des dizaines d'années, comme un parasite inoffensif, de peu d'incidence... de peu de sens.

Pour le reste de la journée, Espérance tâcha d'éviter les quatre miroirs que comptait son logement. À plusieurs occasions, il lui sembla que leur surface émettait une sorte de vibration, une lueur... Oui, une aura, un peu verdâtre, acidulée, comme la pulpe d'un fruit loin d'être mûr, comme une eau saumâtre qui aurait filtré du verre, se serait diffusée dans l'air environnant. Une vapeur amère qui insistait obscurément pour l'imprégner.

Un peu passé minuit, entre deux rêves, en ce moment soyeux où le corps goûte vraiment le repos, Espérance ouvrit les yeux, peut-être encore à demi endormie. Elle contempla le plafond, puis tourna la tête vers le grand miroir accroché à la porte de sa garde-robe. Sa surface réfléchissait la clarté de la fenêtre. Si bien qu'il semblait y avoir, dans le coin de sa chambre, comme un nid invitant de lueurs.

Espérance se redressa dans son lit. Elle constata que son visage était baigné de larmes. Elle avait pleuré en dormant. Ses muscles étaient détendus, sa poitrine calme, mais des gouttes tièdes se formaient au coin de ses paupières, roulaient sur ses joues, s'accumulaient dans son cou. Elle pleurerait comme on respire : involontairement, sans effort.

Dans l'atmosphère paisible de sa chambre, elle se dirigea vers son miroir et se blottit contre lui, dans son halo opalin. Elle contempla le pan de ciel nocturne que découpait sa fenêtre. La couverture nuageuse réverbérait les étranges clartés de la nuit de décembre. Alors, sa tristesse s'éveilla : son front se plissa, sa gorge se noua; son mal-être devint immense. Ses larmes cessèrent de couler car, en réalité, le sentiment qui l'habitait était un puits sec. C'était un trou, plus large qu'elle-même, plus profond que sa pauvre existence : un gouffre étourdissant de silence.

Le vide. Une atroce absence de substance.

La fraîcheur du miroir soulageait son front crispé. Espérance releva ses yeux vers son reflet, quémendant une réponse à ses questions informulables. Deux abîmes scrutant l'abîme. Deux yeux épouvantables.

Éclosant dans sa chair comme de curieux nénuphars, au cœur luisant et noir...

Des yeux si proches mais si lointains. Un mystère de tristesse. Perles d'encre. Où se devinaient des mondes et des mondes... Des paupières grasses. Un nez parfait. Une peau comme un laiton brossé, tacheté par endroits, dont la nuance dorée se devinait sous le bleu de la nuit...

... monsieur Ohta!

S'écartant brusquement, la figure de monsieur Ohta demeura pétrifiée dans la glace, exprimant une surprise aussi totale que la sienne.

Espérance s'éloigna en rampant et se réfugia dans son lit. Elle recroquevillait sous les couvertures son corps grelottant.

Monsieur Ohta... Et elle. Unis dans un même reflet.

Depuis combien de temps?

*Toujours, toujours...*

Les semaines s'accumulèrent, la neige s'amoncela. Espérance souhaitait peut-être que la période des fêtes soit passée pour amorcer son retour. Elle prévoyait, bien entendu, plusieurs obstacles à surmonter. Revenir à l'atelier et se réinscrire au cours, cela ne serait encore rien. Pour récupérer ce qu'elle avait perdu, il lui faudrait s'entêter au-delà de toute raison.

Un dimanche de janvier, quand l'année n'était déjà plus assez nouvelle pour qu'on songe à s'adresser des vœux, Espérance alla se promener sur Saint-Laurent. Il tombait des flocons plumeux. La neige des trottoirs était sillonnée d'un sentier creusé par les marcheurs.

À la seule vue de la boutique, elle pressentit la situation. La teinte de la porte n'était plus la même : elle avait viré du turquoise au sarcelle. La vitrine semblait absorber la lumière en refusant de reluire. Et une odeur prononcée de poussière, imaginaire mais indiscutable émanation que la neige ne parvenait pas à purifier, gagna ses narines.

Monsieur Ohta avait quitté l'endroit, définitivement.

En poussant la porte d'entrée, l'habituelle clochette tinta, mais dans un timbre appauvri. Au comptoir, Espérance ne retrouva pas le visage attendu de Momoko. Et rien au monde ne lui parut plus repoussant, en cet instant précis, que le visage du doyen des élèves de l'école de peinture – comment s'appelait-il, déjà?

« Espérance!

– ...Carl. »

D'un œil fiévreux, elle scruta l'espace et recueillit mille autres signes d'absence. Cette boutique n'était plus rien.

« Qu'est-ce que tu deviens?

– Pas grand-chose », marmonna-t-elle.

Les pinceaux, que du bois et des crins. Les pains d'encre, que des poudres compressées. Elle erra entre les étagères en les inspectant, puis se tourna brusquement : « Où est monsieur Ohta? »

Ses joues brûlantes, ses yeux égarés décontenancèrent Carl qui, l'air de s'excuser, expliqua :  
« Depuis trois mois déjà, toujours chez lui.

– ... *chez lui.* »

Ses pupilles se dilatèrent étrangement alors qu'elle contemplait le vague.

« Il s'est retiré de l'enseignement. C'est moi qui ai repris le flambeau de la boutique, de l'atelier.

La formule des cours a changé; si tu veux consulter l'horaire... »

Elle se traîna jusqu'au comptoir où elle prit appui. Après avoir combattu une hésitation dont Carl ne pouvait soupçonner la teneur, elle releva vers lui son visage décomposé.

« Où est-ce, chez monsieur Ohta? »

L'homme derrière le comptoir la considéra. N'avait-il pas le souvenir d'une relation étrange entre le maître et sa jeune élève? Un lien confus... Est-ce qu'elle n'était pas sa favorite? Monsieur Ohta n'en était-il pas plutôt jaloux?

« Je ne sais pas si je peux me permettre... »

– C'est que j'ai... une chose... à lui redonner. »

Un peu embarrassé, il griffonna quelques lignes à l'endos d'un dépliant qu'il lui tendit. Espérance le lui arracha des mains et, sans prendre la peine de le remercier, elle jaillit hors de la boutique comme un corps étranger. Elle s'éloigna à pas rapides, l'adresse de monsieur Ohta lui corrodant les doigts. Rendue sur Laurier, elle s'arrêta, flageolante. Du plomb frotté sur une fibre glacée, voilà tout ce que le bout de papier étalait sous ses yeux. Peu à peu, les tracés se mirent à former des lettres reconnaissables, mais il lui fallut des minutes entières avant de parvenir à déchiffrer l'ensemble. Le numéro civique et le nom de la rue clignotaient, noircissaient le papier tour à tour, n'évoquant aucune adresse réelle.

Les yeux larmoyants, le cœur fou, Espérance enfouit le dépliant dans sa poche et se mit à marcher, caressant le papier avec tant d'insistance qu'elle faillit y effacer l'inscription.

Le chuchotement de la porte effleurée. La façon différente dont le vent s'engouffrait sur le balcon, suggérant qu'il avait à contourner un obstacle. Ce faible grincement du bois du seuil. Monsieur Ohta pressentit l'intrusion un court instant avant qu'elle ne se produise. Il n'eut ni peur ni hâte, mais s'éprouva soudainement très fatigué.

Avant que les coups aient résonné, il avait déjà posé la main sur la poignée. Oui, c'était cela : il répondait avant l'appel, il cédaient avant la pression. Par lassitude anticipée. Lentement, il ouvrit. Dans l'entrebâillement de la porte, il ne vit que du blanc. Non, du gris; de toutes les nuances. De l'étincelant au plus sombre. Au cœur de cet étourdissant éventail de grisaille, un visage. *Le sien.* Presque intelligible, presque vraisemblable. D'une douceur sans pareille.

Lorsqu'enfin elle ouvrit la bouche, il sembla étonné qu'elle parle.

« Monsieur Ohta. »

Il fit un hochement de tête, comme s'il se reconnaissait soudain lui-même, comme s'il approuvait son nom. Les bras ouverts dans le cadre de porte, il semblait résolu à lui faire barrage. Il neigeait du duvet derrière elle.

« Que faites-vous là? grommela-t-il.

– Je suis revenue. »

L'impitoyable limpidité du fait accompli.

Et toute leur douleur se noua sur le fait qu'il ne lui dit pas « entrez », mais la laissa faire : passer le seuil, poser un pied chez lui, enlever son manteau...



Après avoir osé l'impensable, Espérance ne reconnut plus aucune limite. Le lendemain soir, elle lui rendit encore visite. Monsieur Ohta ne l'invita pas davantage à entrer, mais lui céda plus facilement le passage dans le vestibule. Le surlendemain, au moment de son arrivée, elle l'aperçut, à la fenêtre, qui guettait sa venue. Il ne souriait pas, mais paraissait l'attendre.

Oui, c'était cela : il l'attendait. Comme on s'attend à voir la nuit tomber une fois le soleil couché. Avec une résignation absolue, frôlant l'indifférence. Son attitude pouvait aussi évoquer une forme de sagesse devant l'inévitable. Mais monsieur Ohta reconnaissait sa faiblesse comme telle : quelque chose s'était brisé en lui. Quelque chose s'était rompu, dans son corps, mais dans l'abstrait également : la racine même de sa virilité.

Le voyant mollir sous sa persistance, Espérance prit graduellement possession de ses soirées, puis de ses fins de semaine. L'infiltration ne prit que trois semaines, parce qu'il n'y opposa aucune résistance. La jeune femme s'introduisit suffisamment dans son quotidien pour en deviner le fonctionnement, s'y fondre, l'envahir.

Un mercredi, alors qu'il déballait un sac d'épicerie, monsieur Ohta la vit s'affairer à la cuisinière. Entamer la cuisson du riz avec les gestes exacts qu'il aurait eus. Elle occupait sa cuisine, dans une sorte d'éclipse identitaire exceptionnelle. La pièce s'emplit des odeurs et vrombissements familiers... N'exprimant qu'une légère surprise, il se mit au nettoyage des champignons, en évitant de croiser son regard. Une fois le repas complété et avalé en silence, elle se leva avec un naturel confondant pour laver la vaisselle, qu'il essuya. Avant qu'elle ne quitte son logement, vers huit heures, il lui souffla simplement : « Demain, c'est la soupe miso. » Elle rougit sans se retourner vers lui, hocha de la tête, et partit.



Depuis, Espérance et Toshio cuisinaient ensemble chaque soir, sans beaucoup se parler. Ils soupaient en s'accordant des regards qui augmentaient en nombre et en longueur, mais qui demeuraient plutôt rares. L'heure à laquelle il lui paraissait approprié de retourner chez elle variait quelque peu, mais jamais monsieur Ohta n'y trouvait à redire.

Sous un certain angle, la situation était simple. Tout était triple dans le logement : les chaises, les tasses, les places au salon, même le nombre d'oreillers... Un objet sur trois se rattachait à monsieur Ohta; Espérance avait le choix d'employer le reste. Elle n'avait qu'à occuper l'une ou l'autre des places vacantes, à s'y glisser comme dans une fente, adoptant l'espace et les habitudes d'un des deux êtres – une fille et une femme, vraisemblablement – qui semblaient partis depuis longtemps et dont elle se contentait de tout ignorer. Son intrusion se trouvait en quelque sorte accueillie par la disposition même des lieux.

Avec un doux entêtement, elle s'infiltra dans tous les interstices de la vie du vieil homme, sans en troubler l'harmonie. Il lui suffisait de pratiquer la discrétion avec assiduité. Chaque objet pris était remis dans le même état, au même endroit. Chacun de ses gestes était accompli, sans expression de volonté, dans le sillage des mouvements de monsieur Ohta. Son silence épousait le sien jusqu'au moment où il s'avérait préférable de parler, mais en prononçant un nombre calculé de syllabes. Elle se conformait aux variations de ses humeurs, à ses rythmes. Pour ne pas éveiller ses soupçons, elle se faisait modeste, scrupuleuse, effacée. Baissait les yeux la majorité du temps. Au fond, c'était la paix : un mode de vie presque idéal. Monsieur Ohta pouvait mener son existence habituelle sans se heurter à elle. Paupières mi-closes, présence indulgente, il semblait ne pas se rendre compte qu'il ne l'avait jamais invitée. Ou qu'elle n'avait pas toujours été là.

Entre eux, les choses avaient la fraîcheur vulnérable de la nouveauté, la fadeur des anciennes habitudes, et la susceptibilité du tabou.

Au sujet de ses cheveux teints, il ne fit aucun commentaire.

Bientôt, monsieur Ohta fit tailler un double de sa clef, qu'il laissa traîner trois jours, bien à la vue, sur la commode du vestibule. Chaque fois qu'elle l'apercevait, Espérance se sentait prise d'étourdissement. Un certain matin, la clef fut prise. Elle signifiait trop, mais ne changeait qu'une chose : avant d'entrer, la jeune femme n'avait plus à cogner.

Comme il avait l'habitude de se lever tôt, Espérance sortait de chez elle dans le froid de l'aurore pour arriver au moment où il posait sur la table leurs deux assiettes. Ils terminaient leur déjeuner à temps pour qu'elle se rende à l'heure à son travail – un emploi sans importance, qui lui permettait, entre autres, de s'acquitter de sa part de colocation d'un logement qu'elle n'occupait plus vraiment. Elle y dormait ou y passait des nuits blanches, toujours plus courtes, puis revenait chez lui. Revenait à *lui*.

Leurs soirées s'enchaînaient, identiques. Ils ne s'approchaient l'un de l'autre qu'autour de la table, ne se touchaient que du bout des doigts, presque accidentellement, sur la salière. Une fois le souper pris, le logement remis dans l'ordre impeccable qui n'avait pas longtemps été perturbé, ils ne s'adressaient plus un mot. Mais leurs corps se répondaient encore durant un moment, accordant leurs mouvements de plus en plus languides comme dans une danse qui s'amenuisait et s'éteignait bientôt.

Feignant de lire une *Odyssée* interminable, Espérance avait pris l'habitude de s'asseoir en travers du futon, la lampe insuffisante orientée vers son livre, poussant la mise en scène jusqu'à parfois en tourner les pages. Vers dix heures trente, Toshio prenait un bain, allait se coucher sans lui souhaiter bonne nuit, sans lui dire à demain. Il traversait discrètement le couloir, en laissant derrière lui un sillage salin, un peu mentholé; le bruit de la porte ouverte, puis refermée, indiquait à Espérance qu'il avait rejoint sa chambre. Au deuxième dé clic de la clenche de sa porte, elle posait Homère et savourait l'obscurité immobile du logement. L'oreille tendue, elle percevait le froissement des draps et le grincement du matelas quand monsieur Ohta roulait son corps à deux ou trois reprises avant

s'endormir tout à fait. Tôt ou tard, au gré de son humeur qui tendait à devenir de plus en plus fantasque, elle revenait enfin chez elle. Souvent après minuit.

Leurs fins de semaine s'avéraient plus difficiles à traverser, parce que moins ritualisées. Entre leurs diverses occupations, plusieurs moments creux pouvaient survenir et les plonger dans le malaise. Le charme alors menaçait de rompre : l'un des deux risquait d'avoir une expression, un réflexe, un questionnement qui trahiraient son embarras et mettraient crûment à jour ce qu'ils ne pouvaient pas admettre. Espérance comprit bientôt qu'il lui fallait s'improviser un projet absorbant. Trouver une activité qui lui assurerait une présence inoffensive – une sorte d'*absence*... Comme il faisait très froid, il lui parut crédible de se mettre au tricot. Dans une laine écrue qui ne jurait pas avec la blancheur du salon, elle entreprit un foulard dans lequel elle alterna tous les points qu'elle put apprendre, assise en tailleur sur le tapis, le dos bien droit, son manuel ouvert sur la table basse. Des heures s'écoulaient où seules ses mains bougeaient. Toshio lui en était reconnaissant. Il manifestait d'ailleurs beaucoup d'enthousiasme à la vue de ce bout de laine peu pragmatique, qui tenait plutôt de l'exercice de variations que du foulard.

Janvier s'engloutit dans leur patience.

Ils prirent bientôt leurs habitudes. Les après-midis de fin de semaine, Espérance s'installait dans la faible clarté hivernale baignant le salon, elle tricotaît, jusqu'à ce que la délivre l'heure du souper – quand enfin ils pouvaient s'adonner à leurs gestes coutumiers et filer, sans conscience, vers la nuit... Sa position, indéfectiblement la même, plaçait son profil à contre-jour de la baie vitrée. Toshio s'installait à la table de la cuisine, d'où il avait vue sur le salon et sur sa posture admirable. Espérance aurait pu l'observer en retour si elle avait détaché les yeux de son tricot, mais préférait ne pas tourner son visage vers lui. Qu'auraient-ils pu se dire s'ils s'étaient fait face? Il leur fallait tuer le temps et, ainsi, ils y parvenaient.

Après l'avoir contemplée tout son soûl durant deux fins de semaine, jusqu'à ce que ses mains lui démangent, Toshio fit ce qu'il croyait ne plus avoir la force de refaire. Il traîna son pas hypnotique jusqu'à sa chambre. Du dernier tiroir de sa commode, il ressortit des objets qu'il n'avait, depuis des mois, plus voulu revoir. Peut-être crut-il qu'en s'employant lui aussi à tuer le temps, ce dernier s'épuiserait plus vite. Et qu'au bout de tout ce temps mort surviendrait, surviendrait... Toshio se remit à peindre. Bien qu'elle n'osât vérifier du regard, Espérance ne pouvait se méprendre sur le cliquètement du *fude* contre la porcelaine. Et sa respiration profonde, comme un roulement de vagues, ne pouvait non plus lui mentir.

Plus concentrée que jamais, elle comptait les mailles comme un moine les grains d'un chapelet. Le vieil homme s'imprégnait d'elle, longuement, jusqu'à saturation. Il râpait son encre avec onctuosité. Se sachant l'objet de son attention, Espérance éprouvait une gêne qui gonflait presque jusqu'au point de rupture, mais poursuivait sa tâche. Le temps qui s'écoulait dans ce logement avait une épaisseur et une lenteur inouïes; il s'écoulait autour d'eux, entre eux, sinueux, lourd. Le frottement des aiguilles de bois avait un rythme entêtant. La laine rugueuse effleurait les doigts d'Espérance par intermittence. Le temps se dissolvait presque. Le discret claquement d'une feuille déposée devant lui sur la table laissait place au silence. Elle n'entendait pas le glissement du pinceau, mais le *sentait* glisser. Le léger entrechoc du *fude* sur la soucoupe ne résonnait qu'une fois. Ensuite, c'était le toc du manche de bambou sur le merisier de la table. Un seul jet, et l'œuvre était finie. Toshio regardait longtemps son lavis, le dévorait des yeux comme il l'avait longuement dévorée, elle. Alors, il se levait et rangeait le tout.

Une fois, après qu'il eut fini de peindre, Espérance osa lui jeter un œil de biais. Elle surprit monsieur Ohta, défaillant, appuyé sur la poutre au coin de la cuisine et du couloir. Tête penchée entre ses bras tendus, il respirait péniblement. Des perles de sueur se formaient sur sa nuque. Entre ses doigts ballait son *fude*, prêt à tomber. Son teint congestionné l'affola.

Il produisait, par fin de semaine, de deux à trois de ces lavis – tous incompréhensibles et identiques. Ils s’accumulaient dans sa mallette, fréquemment laissée ouverte; Espérance y baissait parfois les yeux comme sur un aveu indécent mais fascinant... Des lignes noires. Une collection de lignes noires, opaques et tortueuses. Magnétiques. Obsessionnelles. Glissant grassement du haut vers le bas, le tracé se marquait de trois empâtements dont l’appui et l’arrondi variaient. Ces renflements avaient quelque chose de... voluptueux. Que pouvaient-ils représenter? Aucune silhouette ne s’y devinait, aucune forme ne s’en dégageait. Ces traits ouvraient une brèche sur l’interdit que protégeait la feuille, élargissaient une fenêtre donnant sur l’esprit de monsieur Ohta. D’une manière confuse, mais inébranlable, Espérance savait qu’ils renvoyaient à quelque chose d’indicible, *qui la concernait*. Et l’expression du vieil homme, quand il la surprenait à examiner ses lavis, lui faisait bouillir les joues et glacer les mains.

... Quelque chose de foncièrement *indicible*.

Les grands froids mordirent dès la deuxième semaine de février. Pareille cruauté, c’était au-delà de l’hiver, comme une syncope hors du temps. Un soir venteux, qui tourmentait sa neige sèche dans l’air violacé, les branches des arbres fouettaient les fenêtres. Parfois, les murs du logement craquaient; Espérance écartait un moment *L’Odyssée* qu’elle ne lisait pas, stupéfiée par la tempête. Quand le vent hululait, monsieur Ohta tournait son visage vers elle; ses yeux noirs s’emplissaient d’un souci qu’il n’osait formuler, mais qui épaississait l’air...

Au sortir de son bain, nimbé de vapeur, il s’arrêta un moment devant le salon. Dans une pose de lecture plutôt convaincante, Espérance s’était statufiée sous ses yeux. Il tenta de rassembler son courage. Sa bouche, légèrement entrouverte, ravala au dernier instant la phrase qu’il faillit échapper. Toshio se détourna d’elle avec hésitation et traversa le couloir plus lentement que d’habitude. Tendait l’oreille, elle guetta le bruit de sa porte. Un premier dé clic se fit entendre. Étonnamment

sonore. Il ne fut pas immédiatement suivi d'un deuxième bruit de clenche. Les pentures miaulèrent. Silence... traversé par un cri du vent. Le parquet craqua. Le cœur d'Espérance se mit à battre très fort. Alors, elle perçut nettement un deuxième, suivi bientôt d'un troisième déclics.

Trois bruits de clenche. Une porte ouverte, refermée, rouverte.

... Une invitation.

Le grincement du matelas lui parvint avec une musicalité inaccoutumée.

Sa respiration devint haletante. Le sang bourdonnait dans ses veines. Espérance se déplaça légèrement sur le futon; le crissement de la fibre lui parut un vacarme. Ses sens s'aiguïsèrent, avides de percevoir le plus maigre souffle, le plus léger mouvement provenant de la chambre.

Dans le noir complet du couloir, seule son oreille pouvait attester de l'improbable, de l'inimaginable, de la fantastique porte ouverte.

Elle posa un pied sur le sol glacé, le corps entier comme aspiré vers le couloir. Ses pupilles se dilataient tellement qu'elles avalaient la nuit. Espérance se retrouva bientôt debout au milieu du salon, vacillante, hagarde. La seule idée d'une porte ouverte lui engourdisait l'esprit, lui embrasait la peau. Ses pieds mouraient d'envie de la conduire vers l'inéluctable, mais sa conscience, empruntant le timbre de la voix de monsieur Ohta, la tirait.

*Et si la porte était ouverte, que ferais-tu? Si tu te glissais dans sa chambre, quel espoir aurais-tu; qu'oserais-tu vouloir?*

Se répercutant dans le couloir, ces questions lui revenaient, modulées, amplifiées. *Et s'il t'attendait sous les draps, si tu t'allongais à ses côtés, que feriez-vous, Espérance?* En réponse, une phrase lui déchirait le cœur par sa docilité ingénue : *Rien, jamais rien, monsieur Ohta.*

Ses pieds glissaient, contre leur gré, vers la porte.

*Qu'est-ce que tu désires? – Rien, jamais rien.*

Elle avançait. Ses yeux, aveuglés par un flot d'images imprécises mais affolantes, ne lui permettaient pas de distinguer l'ouverture qui l'appelait. Tressaillant à chaque craquement du parquet, ses doigts hallucinés recherchaient l'embrasure et caressèrent longtemps la porte close avant de la reconnaître pour telle. Sous ses doigts, le grain du bois, mystérieux panneau dérobant la chambre de monsieur Ohta... Sa porte. Fermée.

Ce qui l'invitait l'attendait dans son dos. Debout dans le couloir, Espérance pivota sur elle-même. Une porte ouverte, celle d'une autre chambre, béait, bienveillante, révélant une tranche de tendre lueur bleutée. La chambre d'une jeune fille, depuis longtemps partie. La chambre de... maintenant plus personne. Monsieur Ohta souhaitait qu'elle y dorme.

La tempête geignait. Le matelas grinça mollement sous le corps du vieil homme, peut-être encore éveillé. Espérance s'agrippa au cadre de porte, se glissa doucement dans la chambre entrouverte, n'osant allumer aucune lumière. Le lit était déjà défait. Elle s'y coucha.

À partir de cette nuit-là, elle dormit chaque nuit chez monsieur Ohta.



*Sous leur massive détermination, les jours fuyaient comme un filet d'eau, insipide et tiède, puis s'évaporaient.*

*Combien de temps engloutiraient-ils encore? Qu'attendaient-ils au juste?*





Le pire fut que tout continua. Comme si c'était possible. La neige fondit, le ciel se délava, les bourgeons s'enflèrent, comme si, comme si... Espérance et monsieur Ohta prétendirent croire au printemps. Dès mars, ils firent des semis de capucines et de pensées, en nombre suffisant pour ensevelir la petite cour. *Leur* cour. Graduellement, elle apporta dans sa nouvelle chambre certains effets personnels. *L'Odysée* s'endormit pour de bon sur la table du salon. Les objets qu'elle introduisait chez lui se détachaient d'abord du décor, dotés d'une sorte de brillance exogène, intrus dans un sanctuaire... mais bientôt ils s'y fondaient, devenaient aussi gris et vaporeux que le reste.

Mars, et ses cieux limpides, passa. Avril ne fit éclore que très peu de chose. Le printemps défila sous leurs yeux comme l'ombre des nuages sur un champ. Ils en reconnurent le passage, mais n'en touchèrent rien.

Plusieurs symptômes se manifestèrent, un par un, puis en prolifération, mais ils n'eurent pas la faculté de les reconnaître. Le matin où ce fut elle, et non lui, qui mit la table au déjeuner fut peut-être celui où l'anomalie s'incrusta définitivement dans leur quotidien. Le moment où ils arrêtaient de se parler, sans pour autant cesser de se comprendre, aurait dû les alarmer un peu. Et ce jour insondable, flasque et flou, où elle oublia de tricoter, où son obsession de peindre des lignes se désagrégea, ce jour assurément marqua un commencement... ou une fin, allez savoir. Parce que monsieur Ohta s'en désintéressait toujours plus, Espérance prit en charge la majorité des gestes et des décisions indispensables au fonctionnement de leur quotidien, sans pour autant voir à ces nécessités de manière personnelle. Ce n'était jamais autrement qu'*à sa place* qu'elle agissait. Et il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Il rapetissait. Se consumait de l'intérieur. Elle s'effaçait. Terriblement ensemble.

Et, la nuit, toutes les nuits, elle ne pouvait dormir qu'à demi. Plusieurs fois, avant l'arrivée du matin, elle l'entendait quitter son lit. Discrètement, il tournait les poignées, ouvrait et refermait les portes du logement – mais jamais celle de la chambre d'Espérance. De plus en plus fréquemment, il déambulait dans le couloir, rongé par un mal dont il n'osait se plaindre. Et elle suivait ses pas en esprit, religieusement.

Le moment qu'ils attendaient était peut-être derrière eux déjà, infiniment loin devant, dans une histoire prochaine, ou bien retenu hors du temps. Ni elle ni lui n'avaient la force de s'en préoccuper.

Au fil des jours, quelque chose d'intangible s'émietta. Ils n'auraient pas su nommer quoi. Mais ils en éprouvèrent confusément la perte.

Il faisait encore clair lorsqu'elle rentra du travail. La sérénité du logement l'accueillit. Elle aimait, en cette heure particulière, la façon dont la lumière déclinait dans le salon, coulait sur les meubles pour se rétracter et mourir dans le vestibule. Doucement, le doré se dégradait en gris sur le coton du futon. Le silence accumulé au cours de la journée avait une qualité moelleuse... Aucun objet n'avait changé d'emplacement depuis le matin. Mais il y avait, dans le fait que rien n'eût bougé, *sa* trace. Sa façon de marquer l'espace était de le laisser vierge d'empreintes. L'endroit et toutes ses composantes ne racontaient pas monsieur Ohta, ils *étaient* monsieur Ohta – Espérance aussi, au même titre qu'un quelconque objet, devenait monsieur Ohta dès qu'elle posait le pied entre ces murs. C'était un bonheur sans nom.

À son arrivée, il ne lui dit pas bonjour, ne lui ouvrit pas les bras. Et cela ne fit aucune différence. Espérance souriait de tout son être. Moulée par leurs innombrables habitudes, elle accomplit sa routine du soir, un peu dans un état second, sans éprouver le besoin de lui adresser la parole. Lui non plus, du reste. Ce qu'ils avaient à échanger ne relevait pas du langage. Ce qu'ils partageaient échappait au tangible. D'ailleurs, il ne fit rien, elle fit tout, et cela leur fut égal.

Après un souper léger, elle resta assise à table et s'enfonça dans une contemplation sans objet, les yeux perdus dans le bout de ciel que lui montrait la baie vitrée. Sa conscience s'embruma. Le temps disparut. Plus tard, Espérance revint à elle, plongée dans le noir, mains et pieds froids, un curieux malaise lui creusant la poitrine. La chambre de monsieur Ohta était silencieuse. Il ne l'avait pas embrassée sur le front, ne lui avait pas souhaité bonne nuit... Un besoin impérieux, aussi étrange qu'intense, s'empara d'elle : celui d'éclater en sanglots, de renverser les objets en hurlant sa douleur. Mais la certitude qu'il n'y réagirait pas étrangla tout cela dans sa gorge. Elle se tint donc tranquille.

Bientôt ses automatismes reprurent le dessus : Espérance rangea la cuisine, lava la vaisselle, prit son bain et rejoignit son lit.

Le lendemain matin, un silence plus friable qu'à l'habitude régnait dans le logement. Espérance décida de ne pas y prêter attention. Pour une raison qu'elle ignorait, elle but son café dans la tasse de monsieur Ohta. Ses doigts raffolaient du granulé de la terre cuite. Son esprit s'égarait dans la glaçure turquoise, tout en transparence, mouchetée de ronds blancs. Toshio ne déjeuna pas vraiment avec elle. Mais Espérance n'exigeait pas de lui qu'il soit tout à fait présent : qu'il *soit* lui suffisait. Avec ou sans gestes, avec ou sans chaleur. C'était *sa* tasse, mais elle y trempait les lèvres. N'était-ce pas déjà énorme?

Les heures qui suivirent furent curieusement inconsistantes. Une enfilade d'instantanés vagues, une poignée de sable jetée sur sa conscience. Espérance vécut sa journée de travail comme le songe d'une journée typique et insignifiante.

C'était un vendredi. En soirée, spontanément, elle commanda à souper de leur restaurant favori et déboucha leur bouteille de vouvray. En attendant la livraison, elle alluma des chandelles, fit jouer le disque sur lequel leur humeur commune avait jeté son dévolu. Sachant que cela plaisait à monsieur Ohta, Espérance diminua le volume au point de perdre un peu la mélodie, en laissant seulement surnager l'impression d'une musique. Qu'ils n'osaient pas couvrir de leur voix.

L'absence de conversation, l'absence de gestes faisaient partie intégrante de leur quotidien, mais, ce soir-là, une tristesse indéfinie surissait dans l'air. Quelque chose avait changé, s'était épuisé, manquait de substance... Tout se déroulait pourtant *presque* comme d'habitude. À quelque nuance près. Mais elle n'aurait su nommer ce dont elle se sentait privée.

À eux deux, ils ne mangèrent qu'une seule assiette. L'autre refroidit, intacte. Le vouvray demeura longtemps intouché. Pour insuffler un peu de joie à leur soirée, Espérance se versa un verre. Mais monsieur Ohta ne se laissa pas entraîner par son mouvement. Elle but. Beaucoup. Il y mit nettement moins d'enthousiasme qu'à l'accoutumée. Qu'à cela ne tienne, elle était saoule, et ils étaient ensemble. Et comme le jour déclinait, le fond de leur cœur aussi se noircit. Chacun se referma sur soi, jusqu'à ne plus voir l'autre, ne plus se voir soi-même. Espérance ruminait un malaise grandissant. Une torpeur la gagna. Vint un moment où, sans mot dire, sans desservir la table, elle partit s'effondrer dans son lit.

Vers trois heures du matin, toutefois, le sommeil l'abandonna, seule dans ses draps moites. Encore toute vêtue. Le silence régnait entre les murs du logement. L'inquiétude la grugeait. Espérance se tritura les mains, en fixant son plafond. Leurs mains... Leurs mains ne s'étaient pas rencontrées sur la bouteille de vouvray. Ce détail la tracassait. Normalement, ils se frôlaient les doigts une ou deux fois quand ils buvaient ensemble. N'avaient-ils pas au moins ce contact-là? L'avaient-ils donc perdu?

Sa poitrine se serra douloureusement.

Qu'avaient-ils perdu d'autre?

Espérance se redressa dans son lit. Une composante fondamentale de leur quotidien, un aspect très concret de leur vie faisait défaut. Quelque chose de simple mais d'indispensable leur manquait. Cruellement.

Traversant sa chambre, elle s'arrêta au milieu du corridor, devant la porte de monsieur Ohta. Close, toujours close. Évidemment, il s'agissait de l'ouvrir et d'entrer pour apprendre, trop clairement, où ils en étaient rendus, lui et elle. Pour que la vérité jaillisse. Mais franchir ce seuil-là, commettre pareil sacrilège, l'effrayait presque autant que d'affronter les faits : la défaillance profonde de leur... *relation*. Du bout des ongles, elle gratta le bois, effleura la poignée, caressa la fente où le battant rencontrait le chambranle. Une froideur épouvantable lui répondit depuis la pièce fermée. Soudain étourdie, elle se traîna jusqu'au salon, s'affala sur le futon et se rendormit. Ou perdit connaissance.

Ce fut à son réveil, tard dans l'avant-midi, qu'un peu de clarté lui nettoya l'esprit. Cela tomba comme une goutte d'acide, de sa tête à son cœur. Lui écorchant les yeux et la gorge au passage. C'était si vif qu'elle ne put rien manger. Ni saisir le téléphone – ce qui pourtant était la seule chose à faire : dresser une liste des hôpitaux les plus proches, les appeler un à un. Car c'était cela qui manquait : sa peau, sa masse, son odeur... le corps de Toshio.

Il était manifestement ailleurs. En aucune façon n'aurait-il pu quitter le logement sans elle. Depuis quelques jours, il pouvait à peine se déplacer d'une pièce à l'autre. Il fallait donc qu'il ait été emporté en son absence, pendant qu'elle perdait le fil des heures en travaillant. Il lui manquait, depuis un temps... inintelligible.

C'était douloureux à assimiler, mais elle ne pouvait pas vivre – en lui, par lui, pour lui – vivre fondue dans l'esprit Toshio *sans* le corps de Toshio.

Il fallait le retrouver.

Ce ne fut qu'une question de minutes, vraiment. Au bout de trois appels, Espérance savait où. Comme elle posa très peu de questions, elle n'apprit ni depuis quand ni pourquoi. Ces détails importaient peu. Sans se presser – ses sens cotonneux ne le lui permettaient pas –, elle s'apprêta à quitter le logement, à prendre un taxi, vers lui. À la réception de l'hôpital, elle

prononça son nom comme on répand un secret malgré soi. On lui indiqua l'aile, l'étage, le département où il avait été transféré. Ces informations, horribles, ne la surprirent pas autant qu'elles l'auraient dû. Son hébétude ne pouvait pas être empirée.

Si l'oncologie était l'endroit où se trouvait le corps de Toshio, sans doute convenait-il qu'il y soit.

Muette, elle parcourut le fétide labyrinthe hospitalier. Au détour d'un couloir, elle aperçut le numéro qu'on lui avait spécifié, inscrit sur une porte ouverte. La pièce à demi révélée baignait dans une lueur d'aquarium. Le lit se cachait dans l'angle des murs.

Espérance entra sans bruit.

Jamais elle ne l'avait vu à l'horizontale. Couvert d'un drap mince, il paraissait plus court, étonnamment anguleux. Faux dans la lumière glauque. Son visage dormait dans la crispation d'un masque d'inconfort.

Ce teint malsain. Cette odeur fade, inhumaine...

Se sentant faiblir, elle s'appuya sur la barrière du pied de la couchette. La morsure métallique lui traversa les paumes, et comme un coup de diapason vibra dans l'air. Espérance se figea sur place. Incapable de se détacher du lit, de faire le moindre mouvement.

Son corps jaunâtre, vulnérable, était l'objet le plus terrible qu'elle eût vu de sa vie.

Comme une fournaise, comme la bouche d'un monstre, son corps exhalait un souffle brûlant qui lui cuisait les yeux, lui carbonisait la chair, la pelait, couche par couche, de la peau à l'âme. Elle le comprit alors : sous toutes ces lamelles de sensations, de désirs, d'émotions, il ne resterait rien. Aucun noyau, aucune histoire : rien. Cette vision la pèlerait jusqu'au néant.

Elle ne détourna pas les yeux.

Dans le couloir, un infirmier s'arrêta, intrigué par sa présence. Depuis trois jours, personne n'avait rendu visite au patient japonais. Il leur avait paru seul au monde. Et soudain, sortie de nulle part, *elle*. De dos, muette, immobile. Semblant dormir debout.

La façon dont elle détacha sa main du barreau, comme si le métal lui arrachait la peau. La façon dont elle leva lentement sa main dans l'espace, au ralenti, péniblement; on aurait cru qu'elle bougeait sous l'eau. Sous des tonnes d'eau. Elle se glissa à droite du lit. L'infirmier fit un pas vers la chambre.

Toshio était étendu sur le côté, rigide. Son profil se perdait dans le désordre des draps. De son crâne se détachait sa délicate oreille, ourlée avec une perfection florale. Belle comme un coquillage... terne comme le fossile d'un coquillage.

Avec précaution, la jeune femme aborda la tête du lit. Les yeux scintillants, elle se pencha vers l'homme endormi, plaça son visage tout près du sien. Elle esquissa une caresse le long de son bras, quelques centimètres au-dessus du drap. Sa main s'arrêta, se rétracta, effarouchée.

Puis elle approcha ses lèvres de son oreille.

« Monsieur Ohta... »

Scrutant son visage, elle cherchait à saisir dans ses traits une vérité fuyante. Elle parcourut son corps des yeux, profondément vexée par ce qu'elle voyait. Cette carcasse sèche n'était qu'un effroyable excédent de matière, tout en étant tellement *moins* que Toshio... Et c'était en cette masse inerte que se résumait toute son existence!

« Monsieur Ohta », souffla-t-elle. Des larmes lui montaient aux yeux. « Vous n'êtes probablement rien. Rien de tout cela. Et moi... » Un couteau, celui de la vérité, lui traversa la gorge : « Et moi, je ne suis... »

– Qui êtes-vous? »

Elle se redressa, interdite devant l'infirmier qui s'était introduit dans la chambre.

« Par rapport au patient : de la famille, une amie? »

Elle se mit à regarder autour d'elle avec désarroi.

« ... personne, vraiment », finit-elle par s'arracher de la gorge.

L'infirmier considéra tour à tour l'homme assommé par les narcotiques, la jeune femme rougissante.

« Mais vous le connaissez? » insista-t-il.

Un curieux tressaillement secoua son corps entier, elle s'éloigna du lit comme si quelque chose l'avait poussée dans le dos.

« Non... je crois que je me suis trompée de chambre. »

Esquivant toute autre question, Espérance contourna l'infirmier et s'échappa vers le couloir. Elle s'enfuit rapidement, son horreur absolue se focalisant sur l'assèchement de sa gorge, qui atteignait un degré à peine concevable. Une pierre, elle avait avalé une pierre. Une boule de cendre. Son haut-le-cœur s'aggravait par la verdure des murs et l'ondoiement du plancher sous ses pas. Une nausée impitoyable, susceptible d'enfler à l'infini : on ne peut pas vomir le vide...

Arrivée sur la rue, elle se mit à pleurer sans retenue, et marcha droit devant elle. Revenir à pied lui prit deux heures. Un étrange silence se faisait en elle. Quand enfin Espérance regagna leur logement, son cœur était devenu sourd, sa peau imperméable, sa pensée sans images. Elle verrouilla la porte, s'assura de l'ordre méticuleux de chaque chose, prit une longue douche et s'obligea à avaler un repas. Ses muscles détendirent, les traits de son visage s'adoucirent. Avant la tombée de la nuit, le sourire avait regagné ses lèvres.





S'étant faufilée discrètement vers sa chambre, avec l'espoir de ne pas être reconnue par le personnel infirmier, elle avait tout de même fini par susciter l'attention. Un matin, un docteur l'avait accrochée par le coude. Retenant ainsi la « seule proche connue » du patient, il l'avait accablée de questions, avait déversé dans sa pauvre conscience d'effrayants termes médicaux, des détails insoutenables. Elle avait enduré cela sans broncher. Mais l'inutilité d'une pareille conversation l'avait révoltée. Pourquoi détailler la détérioration, pourquoi confirmer l'évidence?

À plusieurs reprises, avec un étonnement croissant, elle avait posé sa main sur son crâne humide. Elle l'avait *touché*. Sans ressentir le moindre frisson, sans percevoir le moindre magnétisme. Tâter un cadavre devait être moins bouleversant. Une fois, ses bras avaient enlacé sa poitrine, l'avait soulevée pour mieux disposer les oreillers. Cela ne lui avait pas coûté une once d'audace. Et cela n'avait pas provoqué, ni chez lui ni chez elle, l'ombre d'une émotion. Elle avait déplacé sa masse, sondé l'absence de son regard, respiré dans ses exhalaisons; ses pores s'étaient gorgés de son odeur, ses mains avaient connu la dureté de ses os... et tout cela l'avait désemparée.

Il lui avait fallu quelques semaines avant de l'admettre avec la plus tranchante lucidité : monsieur Ohta se trouvait partout ailleurs, sauf au creux de cette couchette. Ce qui décrépiçait là, embrouillé par la souffrance, à la lisière du coma – cela qui s'était décidé, pour une toute première fois, à prononcer pâteusement son nom, à lui concéder une existence charnelle –, était autre chose que monsieur Ohta. Ce corps, peut-être, lui appartenait encore, mais il ne se rattachait en rien à Espérance : elle ne le connaissait pas.

Après quelques tentatives désemparées, elle cessa d'aller le voir. Comme il dormait la majorité du temps, il avait le loisir, si besoin était, si la fantaisie le prenait, d'au moins rêver à elle. À ses heures

d'éveil, il ne lui demandait rien, lui parlait à peine. Ne se montrait ni réjoui ni incommodé par ses visites. Indifférence invariable.

Dans le chèvrefeuille en floraison au pied du balcon, dans le chant du merle en soirée, comme dans le calme des nuits pluvieuses qui s'enchaînaient, Espérance respirait, goûtait, reconnaissait monsieur Ohta. Entre les murs de son logement, surtout : sur les lattes de bois où il avait posé ses pieds, sous l'anse de la tasse où il avait glissé ses doigts, dans l'imperceptible affaissement au centre du futon qui l'avait accueilli, elle le percevait, elle l'atteignait presque. Dans la poursuite de leurs habitudes muettes, elle *vivait* monsieur Ohta.

Oui, ce fut par respect pour sa véritable essence qu'elle ne lui rendit plus visite.

Ainsi, il ne lui restait qu'une option, la seule qui lui avait été concédée depuis le début : attendre. Mais attendre sans attentes. De manière stricte et détachée du temps. Attendre comme si rien ne viendrait, sauf la conclusion de ce qui n'avait jamais commencé. Le loyer du logement avait probablement été acquitté jusqu'au renouvellement du bail. Elle disposait alors d'un peu plus d'un mois de répit, à aspirer les restes de son souffle, à se bercer à l'ombre de son souvenir. Au terme de ce court sursis, aucune suite de l'histoire n'était imaginable. En juillet, forcément, tout s'éteindrait.

Un matin ensoleillé, un appel retentit, qu'elle prit sans émotion. Une voix neutre annonça que Toshio Ohta n'était plus conscient et n'éprouvait plus de douleur. Qu'il était à demi parti. Abandonner un corps qui se niait lui-même n'avait, assurément, rien de coupable. Pourtant, dans sa poitrine, Espérance ressentait des tessons de verre. Et souvent, quand la nuit tombait, elle se retrouvait prise de tremblements incontrôlables.

Mais le silence, la limpidité de l'air au cœur du logement, la douceur des heures perdues dans l'isolement l'hypnotisaient. Elle expérimentait une sorte d'extase fade.

Elle oublia de teindre ses cheveux. Décida de les couper très court. Si bien qu'elle avait désormais une tête à la garçonne, toute blanche.

Auprès des rares personnes qui réclamaient de ses nouvelles, Espérance se prétendait malade. Après trois semaines d'absence injustifiée, son employeur la renvoya. Ses maigres économies, ajoutées au montant du compte bancaire de monsieur Ohta, dont elle disposait librement, suffisaient à répondre à ses besoins toujours plus étrencis. Quiconque lui aurait demandé de quelle façon elle passait ses journées n'aurait reçu qu'une réponse confuse : Espérance l'ignorait elle-même. Sa routine, aveugle et absolue, l'emportait sur tout, et la faisait dériver vers ce qui ne pouvait avoir d'autre nom que la fin.

Qu'enfin cela survienne.

À travers ses paupières fermées, la lueur bleue filtrait. La nuit veloutée se déversait dans sa chambre par la fenêtre ouverte. Le lilas des petites heures laquait ses cheveux, poudrait sa peau nue, baignait son lit.

Une légère brise, d'une tiédeur plus délicate que la tiédeur ambiante, glissa sur ses jambes, poursuivit sa caresse le long de ses bras. Espérance ouvrit les yeux. L'esprit clair et reposé, comme si sa vie n'avait été qu'un rêve dont elle s'éveillait enfin. Dans le miroir de plain-pied, dressé devant son lit, elle considéra son reflet. Sa carnation et ses cheveux pâles absorbaient les aquarelles nocturnes. Elle se trouva belle.

L'odeur suave de l'air...

Elle se leva, erra dans sa chambre, spectre bleu dans la nuit bleue. Appelée vers la fenêtre, sous laquelle les pivoines distillaient leur effluve sucré. Insouciante de sa nudité, Espérance ouvrit la moustiquaire, tendit sa main vers les fleurs qui dormaient, tête lourde, étamines regorgeant de pollen. Glissant ses doigts sous une corolle fatiguée, elle secoua la fleur qui dégagea une dernière exhalaison capiteuse en se désagrégeant d'un coup. Les pétales pourpres tombèrent dans l'herbe.

« Toshio... »

Elle inspira profondément. Cette nuit plus que jamais, Toshio habitait l'air. Il l'entourait.

Sur ses doigts s'étendait une trace de pollen.

Le ciel crépusculaire laissait percer quelques étoiles.

Cette nuit ressemblait en tous points à leur première fois...

« Toshio! »

Une chaleur fébrile monta de sa poitrine à ses joues. Espérance pivota sur elle-même et, soulevée de joie, se rendit dans le couloir, face à la chambre qu'elle n'avait jamais visitée. Après une légère hésitation, elle posa sa main sur la poignée de la porte. Qui s'ouvrit sans le moindre grincement.

La pièce se dévoila à ses yeux.

Sur la blancheur intégrale des murs et des meubles, les lueurs nocturnes se déclinaient dans des tons de lavande et de gris. Le lit était en désordre, la fenêtre, ouverte; un vent calme faisait ondoyer son voilage.

Un sourire béat aux lèvres, elle s'assit sur le seuil, appuyant son dos sur le cadre de porte. Ses yeux humides scintillaient. Ses pupilles dilatées obscurcissaient son regard, le sang affluant dans ses lèvres lui faisait une bouche presque noire. Elle ne put réprimer un rire enfantin en regardant la douillette enflée sur la forme d'un dos et l'oreiller de travers qui faisaient croire qu'il dormait là, devant elle. Lové dans la clarté lunaire.

« Toshio... », souffla-t-elle. Une larme descendit sur sa joue. « Tu t'es donc décidé pour une deuxième fois? »

Le dos, tendre comme un bouton de fleur, sembla parcouru d'un frisson.

L'air était si doux! Le cœur d'Espérance papillonnait. Comme des bulles, des images remontaient de l'oubli où elle les avait maintenues enfouies.

« J'ai mille souvenirs!... »

Elle s'accorda un moment pour pleurer. Avait-elle donc enfin le droit de se remémorer, le droit d'éventer, d'*éventrer* leur secret? De dire tout haut ce qui, jusqu'à maintenant, était resté coincé dans sa gorge?

« Oh! Toshio, la seule fois où tu as bien voulu... Je me souviens des moindres détails. Ce jour-là, au Jardin botanique... Notre baiser manqué sur la tasse de thé. La façon dont je me suis enfuie. Dont tu ne m'as pas suivie. Et la douleur qui m'a perforée, là, dit-elle en touchant sa poitrine. Comme un trou qui n'a jamais pu se refermer. »

Un froissement de draps se fit entendre.

« Je me souviens du soir, immense et triste, qui est tombé sur nous. De l'étrange nuit qui s'est couchée sur nous. Une nuit semblable à celle-ci. Ample, aérée, pastel... Dans ma chambre, un peu avant l'aube, j'ai cru sentir... »

Un chuchotement : « Ne dis rien. »

Espérance, docile, ferma les yeux et retint un moment le flot de paroles qui gonflait en elle... La pièce se chargeait du parfum du tilleul qui somnolait dans la cour. Un sourire irrépressible illuminait son visage.

« Tout ce temps! Tout ce silence... J'ai attendu si longtemps que tu reviennes! »

Dehors, le vent s'apaisa. Le voilage cessa de bouger.

« Mais là, je n'en peux plus. Regarde-moi. »

Aucun mouvement dans le lit. Sauf, peut-être, les légers soulèvement et affaissement d'une respiration contenue.

L'exaspération la gagna. Elle se mit à quatre pattes, avança dans la chambre. Ses yeux avides fixés le renflement des couvertures qui dessinaient un dos... et des jambes.

Sa voix était rauque : « Cette nuit-là, la nôtre, cette nuit que tu renies, je vais te la raconter. Après avoir sommeillé une heure ou deux, j'avais ouvert les yeux. La nuit était claire. Mon cœur comptait les secondes. Car je savais, avant même que ça ne se produise, je sentais que tu... »

Les draps s'enflèrent.

« Alors j'ai vu, dans le coin de ma chambre, comme une condensation d'ombre, une sorte de vapeur: une présence... que je reconnaissais. Cette présence chaude, insistante, que j'avais toujours voulue, dont ma peau était assoiffée. »

Un grommellement : « Tu dormais, tu rêvais... »

Espérance secoua la tête en déni et reprit de plus belle :

« Je me suis assise dans mon lit. Et j'ai dit ton nom tout haut. J'ai osé prononcer ton nom. Dans ma chambre. Mon corps tremblait. L'ombre a ondulé, dans l'angle du mur. J'ai cru la voir avancer vers moi. Je ne la distinguais pas bien, mais je la sentais m'approcher... »

– Non.

– Glissant sur mon crâne, délicatement, jusqu'à ma nuque, j'ai senti un ruissellement soyeux. Tes doigts! C'étaient tes doigts, Toshio! Tu m'as caressé les cheveux. Une chaleur a enrobé ma cuisse, a envahi mon ventre...

– Non!

– ... et j'ai fermé les yeux. Sous mes paupières, je voyais ton regard! Noir, suave. Incandescent. Tes yeux descendus jusqu'au fond de moi! Me voyant telle que je suis. Connaissant tout ce que je suis. Au plus profond de moi. »

Sans s'en rendre compte, Espérance s'était avancée jusqu'au lit. La forme sous les draps avait pris plus de volume et de définition. Le pic d'une épaule, l'arête d'une colonne vertébrale étaient perceptibles. Des stries de noirceur, sur l'oreiller, ressemblaient même à une chevelure.

« Et toute la nuit... sa voix était mouillée de sanglots. Toute la nuit, j'ai senti...

– Ce n’était pas moi! »

Grand roulement de vague sous les couvertures. L’éclosion d’une sphère pâle dans la nuit, presque une figure.

« ... les plus belles sensations du monde! Des fleurs de lave dans mon ventre. Du miel coulant entre mes lèvres. De douces pressions sur... »

Il s’était redressé. Son visage, la peau lisse, d’une beauté lumineuse, son visage lunaire, sans âge, à quelques centimètres du sien.

Rien de réel, rien d’irréel. Complet contentement.

« Ne parle plus.

– ... Et le lendemain, poursuivit-elle dans un murmure, incapable de retenir la suite, quand je me suis réveillée dans mon lit défait, j’ai vu, au centre de mes draps, j’ai vu un rond de sang. »

Ses yeux étincelaient à en faire peur. Elle osa poser les mains sur le matelas. Ses doigts semblaient labourer les draps.

« Je n’étais plus vierge, Toshio! Tu m’avais... Mon corps ne m’appartenait plus, mes pensées s’éparpillaient; je savais la vérité, mais je ne la comprenais pas! Tu étais venu à moi! De peine et de misère, je me suis tirée de mon lit et, le temps de me traîner vers ma salle de bain, mes cheveux avaient blanchi. »

Yeux dans les yeux, muets, ils se contemplèrent sans retenue.

« ... et nous avons eu le même âge », susurra-t-il, ravi et effrayé à l’idée.

Le dessin des lèvres, la ciselure des paupières, l’aile du nez frémissante, le grain de peau, le tracé capricieux des mèches de cheveux...

« Et, ce soir, enfin... »

Elle ravala ses larmes.

Sans l'effleurer, elle approcha son nez de l'envoûtante région de son cou : vallée de chair, parcourue d'un tendon net, rejoignant le terrain accidenté de son épaule sèche; une gorge comme une falaise dangereuse à demi surplombée par l'inaccessible roc de sa mâchoire. Elle huma son odeur douceâtre, acidulée, de sable chaud et d'agrumes confits. Sa peau lisse reflétait les nuances de la nuit. Doré lavé de bleu : une couleur qui n'a pas de nom. L'oreille finement convolutive, la bouche humide entrouverte, l'iris noir luisant comme un mollusque caché au cœur de sa conque; ses traits comme autant de coquillages...

Il était magnifique!

« J'aime ton odeur. »

Toshio égrena un rire comme une pluie d'étoiles. Se pencha un peu plus vers elle.

Proches, si proches. Un écran immatériel, pourtant, semblait dressé entre eux. Le fossé s'était étréci jusqu'à ne plus être qu'une ligne mince, presque franchissable. Ils avaient désormais tous les âges, et n'en portaient aucun. Leurs corps pouvaient enfin s'accueillir l'un l'autre... mais semblaient inhumains. Elle, tête blanchie, joues de pivoines, cœur vieux comme le monde. Lui, cheveux d'ébène, front ancien, lèvres tendres, et torse merveilleusement offert. Nus, face à face, ils ignoraient si le toucher leur était possible.

« J'ai un rêve », murmura Toshio.

Assise au pied du lit, Espérance levait vers lui son visage blanc : peau de lait, cheveux, sourcils et cils blancs. Ses pupilles ardentes et larges faisaient deux perforations fabuleuses dans un masque de porcelaine. Elle était ensorcelante.

« Je voudrais... laisse-moi te... »

Il descendit du lit. Ses mains tremblaient quand il ouvrit le tiroir du bas de sa commode. Cérémonieusement, il s'agenouilla devant elle, disposa entre eux sa soucoupe, sa pierre à encre, son pinceau.



« J'aimerais vraiment te peindre, Espérance. »

Elle ne répondit rien; sa personne entière disait oui. À tout.

Quelque chose d'immatériel chantait dans la nuit.

À genoux, les mains posées sur les cuisses, le corps bien droit, mais souple, elle se tenait devant lui. Sur son visage s'était inscrite – pour toujours peut-être – une expression nouvelle : de la joie.

Une sphère noire entre les doigts, une petite sphère lustrée comme une perle, Toshio ferma les yeux. Prit une inspiration. Frotta la boule d'encre sur son *suzuri*. Doux grattement, comme un criquet lointain, bruit apaisant. Espérance ne vit pas d'où il prit l'eau pour diluer la poudre. Une encre épaisse comme de l'huile, d'un noir impénétrable, se forma au creux de la soucoupe. Il y plongea son *fude*. L'y maintint longuement enfoncé. Solennellement, il retira du petit lagon la pointe gorgée d'encre et souleva son pinceau au niveau de leur visage.

L'émotion s'empara de ses traits. Avec une lenteur extraordinairement maîtrisée, il approcha la pointe de sa figure. Espérance ne bougeait pas, respirait calmement. Là, à la racine de ses cheveux, qui formait un cœur sur son front, il appliqua son pinceau. L'encre était tiède, le pinceau rêche. Sur le doux bombement de son front, il fit glisser la pointe, qu'il enfonça amoureusement entre ses sourcils. Le long de l'arête du nez, il poursuivit sa ligne en l'affinant. Sous le nez, juste au-dessus de l'arc de Cupidon, il appuya. Son tracé caressa ses lèvres et le trait vint mourir grassement dans le creux entre sa lèvre inférieure et son menton, dans cette fossette si sensuelle, petite cavité qui, rappelant le repli charnu où s'enfonce le pédoncule d'un fruit, donnait à son visage l'aspect alléchant d'une pêche, d'une cerise, d'un abricot...

Il détacha le pinceau de sa peau et, muet, contempla son œuvre.

Une ligne. Comme une frontière, une fente, un chemin... Une ligne, cela relie ou sépare. Un trait descendant, ponctué de trois empâtements amoureux, dans trois adorables creux. Son profil, vu de face. D'une beauté insaisissable.

Toshio soupira en déposant son *fude*. Ses mains tremblaient.

Il se demanda avec perplexité à quoi répondait son immense besoin de pleurer. Quand les éclats de rire d'Espérance résonnèrent. Il releva les yeux vers elle. Si pâle dans la nuit. Son visage clair, rayé d'un trait noir. Son visage qui n'était plus une feuille vierge. Toshio rit aussi. En versant des larmes. Quelque chose, dans sa poitrine, se déchira; début de volupté.

Il voulut. Osa tendre la main vers elle, toucher sa joue, effleurer ses lèvres, parcourir du bout des doigts le charmant labyrinthe du pavillon de son oreille. Enfonça ses doigts dans les boucles blanches de sa nuque. Lui demanda de s'approcher de lui. Ce qu'elle fit. Parfum chaud. Dès qu'il le put, s'empara doucement de son poignet, la guida par la taille, l'attirant vers le lit ...



Perforée. C'était le mot juste pour décrire la sensation qu'elle eut à son réveil. Un trou à la place du ventre. Une blessure qui ne saignait déjà plus, mais inguérissable.

Quand elle se releva sur les coudes, elle entendit ses os craquer. Le ventre vide, le cœur creux, l'esprit désert, elle se sentait fragile, comme du verre soufflé. Ses pieds trouvèrent le plancher. Espérance se hissa hors du lit de monsieur Ohta, se retourna pour voir les draps en bataille, maculés de liquide sombre. En se rendant à la salle de bain, elle ne pleura pas. Il lui sembla même qu'elle ne respira pas une seule fois.

Arrivée devant le miroir, elle fut étonnée de ne pas se voir au travers. Livide et flageolante, elle existait bel et bien. Elle *vivait* encore.

Au milieu de son visage subsistaient les restes d'un trait noir qui s'était étalé sur sa paupière droite, avait fait un barbouillis malpropre sur sa bouche et ses joues. Le trait se poursuivait sous son menton, le long de sa gorge, descendait jusqu'à son ventre, plus bas que son nombril. Comme une crevasse qui scindait son corps en deux...

Appuyant ses paumes sur la céramique froide, elle entra dans la douche, laissa l'eau couler le long de son dos. Un frisson aigu habitait sa colonne vertébrale.

Elle se lava tant bien que mal.

Ce ne fut qu'au sortir de sa douche que la sonnerie du téléphone retentit. Finalement. Après une nuit pareille, elle ne pouvait s'attendre à rien d'autre que cet appel. Poursuivre sa maigre existence était impensable sans qu'on le lui annonce, en termes crus et indiscutables. Oui, il le fallait. Une partie d'elle désirait vraiment s'entendre dire la nouvelle et, d'une certaine manière, s'en trouver libérée. Mais il lui parut trop douloureux de décrocher. Elle laissa sonner. Le temps s'étira jusqu'au vertige. Ruisselante, elle resta immobile dans le vestibule, quand le répondeur s'enclencha. Espérance ferma les yeux, prête à recevoir le coup. Un docteur se présenta, mentionna qu'il appelait au sujet de

Toshio Ohta. Sans s'adresser à un interlocuteur en particulier, il demanda à être rappelé incessamment. Puis raccrocha.

Évidemment. On ne laisse pas ce genre de message sur un répondeur.

Elle n'eut jamais le cœur de retourner l'appel.



Il ne restait que trois jours. Ensuite, ce serait juillet. Le bail serait échu. Le logement ne serait plus loué par personne.

Éventuellement se manifesterait une famille Ohta. Une femme et une fille Ohta – contactées par un notaire ou le personnel hospitalier. Ces femmes, certainement, entreraient en possession des lieux. Espérance devait les quitter. Sans laisser de trace. Et songer à reprendre, finalement, *sa vie à elle*. Sans raison, autrement, n'importe où ailleurs : reprendre le non-sens de sa vie à elle.

De tous les objets du logement que sa famille avait pu manipuler, et réclamerait peut-être désormais, certains ne pouvaient pas leur être connus. Quelques lavis, par exemple, que monsieur Ohta avait exécutés sous le seul regard d'Espérance. Leur secret à eux.

Lasse, elle prit le parti de laisser la chambre telle quelle, renversée, les draps tachés d'encre. Ceux qui en feraient la découverte interpréteraient les choses comme ils le souhaiteraient. Après avoir fait le tour de la pièce, elle décida de récupérer la fleur morte qu'il avait peinte lors de leur premier tête-à-tête. Personne jamais n'en voudrait. L'orchidée, ou l'iris... qui aurait pu être son portrait si monsieur Ohta ne lui avait pas vu au travers, si elle n'avait pas été transparente. Au coin inférieur droit de la feuille, elle reconnut l'idéogramme, un des rares mots qu'elle connaissait en japonais : « Espoir ». Mais elle ne sourit pas.

Parmi la nombreuse collection de lignes noires, elle en choisit une en souvenir. Celle qui lui ressemblait le plus. La ligne de son profil...

Oui, au cours de cette étrange année, monsieur Ohta l'avait presque peinte.



*Elle ne fut mise au courant d'aucunes funérailles. Qui donc l'aurait contactée, à quel titre y aurait-elle assisté?  
Eurent-elles jamais lieu?*

*L'histoire se résorba, comme un rêve...*

*Mais les spectres se nourrissent d'histoires ; si l'on ne leur en accorde aucune, ils s'ingénient à en forger. Et leur  
propre est de revenir, inlassablement revenir.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

### Corpus primaire

---

SHIMAZAKI, Aki, *Hamaguri*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2000, 117 p.

### Corpus secondaire

---

DURAS, Marguerite, *L'amant*, Paris, Minuit, 1984, 137 p.

KABAWATA, Yasunari, *Les belles endormies*, Paris, Albin Michel, 1970, 122 p.

RÉAGE, Pauline, *Histoire d'O*, Le Livre de poche, Paris, LGF, 2007, 275 p.

SHIMAZAKI, Aki,

—, *Tsubaki*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 1999, 115 p.

—, *Tsubame*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2001, 118 p.

—, *Wasurenagusa*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2002, 125 p.

—, *Hotaru*, Montréal et Arles, Leméac et Actes Sud, 2005, 133 p.

### Corpus critique

---

#### Études sur Aki Shimazaki

AMYOT, Linda, « Aki Shimazaki : ce qu'on ne peut pas dire », *Nuit blanche*, n° 108, 2007, p. 44-49.

LEMIEUX, Marie-Hélène, *Poétique du secret dans la saga d'Aki Shimazaki*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2005, 288 p.

LEQUIN, Lucie, « De la mémoire vive au dire atténué », *Voix et images*, vol. 31, n° 1, 2005, p. 89-100.

LEQUIN, Lucie, « Aki Shimazaki et le plaidoyer de la vérité », *Dalhousie French Studies*, 2003, n° 64, p. 39-46.

#### En ligne

DOYON, Frédérique, « Littérature – Aki Shimazaki, lauréate du Prix du gouverneur général pour son roman *Hotaru* », *Le Devoir* (Montréal), 17 novembre 2005, consulté en ligne le 5 mai 2014 au : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/95346/litterature-aki-shimazaki-laureate-du-prix-du-gouverneur-general-pour-son-roman-hotaru>

LAURIN, Danielle, « Du pur, du vrai Aki Shimazaki », *Le Devoir* (Montréal), Culture, 7 février 2009, consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2014 au : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/232108/du-pur-du-vrai-aki-shimazaki>

## Études sur Yasunari Kawabata et Marguerite Duras

- BORGOMANO, Madeleine, *Marguerite Duras : de la forme au sens*, Paris, L'Harmattan, 2010, 188 p.
- FRANTZ, Anaïs, « À partir du manque donner à voir : une pudeur déplacée dans l'écriture de Marguerite Duras », dans Chalonge, Florence, *Marguerite Duras 4. Le personnage miroitements du sujet*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2010, p. 167-182.
- LOIGNON, Sylvie, *L'amant (1984) Marguerite Duras*, coll. « Profil d'une œuvre », Paris, Hatier, 2006, 127 p.
- SAKAI, Cécile, *Kawabata, le clair-obscur : essai sur une écriture de l'ambiguïté*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 188 p.
- SAKAI, Cécile, « Désirs, vieillir : *Les belles endormies* (Kawabata Yasunari) et *Le Journal d'un vieux fou* (Tanizaki Junichirô) », *Éros, blessures et folie : Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 309-320.
- SEKINE, Eijei, « Eroticism in the Absence of Sexuality: Tanizaki, Kawabata and Yoshiyuki », *Yearbook of Comparative and General Literature*, vol. 41, 1993, p. 51-66.

## Sur la pudeur, la réticence et le secret

- FRANTZ, Anaïs, *Le complexe d'Ève : La pudeur et la littérature : Lectures de Violette Leduc et Marguerite Duras*, Paris, Honoré Champion, 2013, 305 p.
- HABIB, Claude, *La pudeur : la réserve et le trouble*, Paris, Éditions Autrement, 1992, 207 p.
- MÉTRAL, Christophe-Géraldine, *La pudeur ou l'être discret*, Bruxelles, Revue de l'Université de Bruxelles, 1996, 173 p.
- MICHEL, Jacqueline et Marléna BRAESTER, *La réticence dans des écritures poétiques et romanesques contemporaines*, Bucarest, Samuel Tastet Éditeur, 2007, 212 p.
- SCHELER, Max, *La pudeur*, Paris, Aubier, 1952, 156 p.
- ZEMPLÉNI, Andras, « La chaîne du secret », *Du secret : Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14, Paris, Gallimard, 1976, 352 p.

## Sur l'interdit, la transgression et l'érotisme

- BATAILLE, Georges, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 2011 [1957], 284 p.
- DOREY, Roger, *L'interdit et la transgression*, Paris, Dunod, 1983, 133 p.
- FOUCAULT, Michel, « Préface à la transgression », *Critique*, n° 195-196, août-septembre 1963, p. 751-769.
- SABOT, Philippe, « Extase et transgression chez Georges Bataille », *Savoirs et clinique*, 2007, vol. 1, n° 8, p. 87-93.



### **Théorie littéraire**

BARONI, Raphaël, « Incomplétudes stratégiques et tension dramatique », *Littérature*, n° 127, 2002, p. 105-125.

BARONI, Raphaël, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, 437 p.

MEIZOZ, Jérôme, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 210 p.

TISSERON, Serge, *L'intimité surexposée*, Hachette, 2002, 180 p.

### **Poétique**

BACHELARD, Gaston, *La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité*, Paris, José Corti, 1948, 339 p.

TODOROV, Tzvetan, *Théorie du symbole*, Paris, Seuil, 1977, 375 p.

YASUDA, Kenneth, *The Japanese Haiku*, Ruthland, Vermont et Tokyo, Japon, Charles E. Tuttle Company, 1989 [c1957], 232 p.

